

Escalades dans les Alpes

Edward Whymper

Ibex Books

Escalades dans les Alpes (extraits)

Liste complète des ouvrages
publiés par les éditions Ibex Books
en versions imprimée ou électroniques
consultable sur
<http://www.ibex-books.com>



Titre original : *Scrambles Among the Alps*, 1871

Traduit de l'anglais par Adolphe Joanne
Dessins de l'auteur
1873

Edward Whymper

Escalades dans les Alpes
(extraits)

Ibex Books

Ce texte est un extrait des *Escalades dans les Alpes*
d'Edward Whymper parues aux éditions Ibex Books.

Pour commander le livre en version imprimée à la demande
ou en version électronique complète,

rendez-vous sur

<http://www.ibex-books.com/livres/escalades-dans-les-alpes/>



LE MOT DE L'IBEX

Le présent ouvrage est une nouvelle édition du fameux livre d'Edward Whymper (1840-1911) relatant ses aventures alpines, paru en Angleterre en 1871, puis en France en 1873 chez Hachette, selon une traduction de Adolphe Joanne. De nombreuses éditions ont été réalisées depuis, mais, à ma connaissance, c'est la première fois qu'une version est publiée au format numérique et en impression à la demande. Whymper entre ainsi dans l'ère du livre électronique.

Traitant d'événements ayant eu lieu il y a près de 150 ans, cet ouvrage reste pourtant une référence de la littérature alpine aussi bien par l'éclairage qu'il apporte sur l'âge d'or de l'alpinisme que par la relation de grandes premières alpines dont celle, tristement célèbre, de l'une des montagnes les plus mythiques des Alpes : le Cervin. Le tout dans un style moderne et souvent plein d'humour, même si Whymper ne cache finalement pas l'amertume qui le ronge depuis la tragédie du Cervin.

Ce livre est tour à tour récit de voyage et d'escalade, traité en ethnologie ou glaciologie, rapport technique, manuel d'alpinisme, essai philosophique, livre d'histoire ou encore recueil d'illustrations — Whymper était dessinateur-graveur de profession. Il relate l'époustouffante et intense carrière alpine du jeune Whymper qui a 25 ans lors de l'ascension du Cervin en 1865.

Excepté la plupart des notes qui ont été coupées par commodité et parce qu'elles n'apportaient que peu au récit, le texte qui suit est fidèle à la traduction — apparemment parfois controversée — de Joanne. Celui-ci indique d'ailleurs qu'il a pris la liberté de couper ou résumer certains passages. Il faut

bien avouer que Whympers est souvent friand de digressions et n'hésite pas à développer certains points annexes au cours du récit.

On notera en passant l'extrême précision des relevés altimétriques et horaires du récit. On sourira devant la toponymie d'époque et pardonnera certaines erreurs manifestes de traduction comme par exemple lorsqu'un bloc de rocher d'un pied cube se transforme en un caillou de trente centimètres cubes. Sans oublier certaines conversions de températures un peu trop littérales. Au lecteur de s'amuser à repérer ces erreurs.

Tous ces ingrédients font d'*Escalades dans les Alpes* un livre de montagne majeur qu'il faut absolument avoir dans sa bibliothèque, électronique ou pas ! C'est donc avec un très grand plaisir que je vous propose aujourd'hui la présente édition qui inaugure la collection des livres Ibex Books.

Je vous en souhaite bonne lecture.

Alexandre Saunier
Lausanne, septembre 2010



PRÉFACE

Pendant l'année 1860, peu de temps avant mon départ de l'Angleterre pour un long voyage sur le continent, un éditeur de Londres vint me demander quelques croquis des grands pics des Alpes. A cette époque les montagnes ne m'étaient connues que par les livres ; non seulement je n'en avais jamais escaladé, mais je n'en avais jamais vu une seule. Parmi les pics qui figuraient sur ma liste se trouvait le mont Pelvoux, dans le Dauphiné. Les croquis demandés étaient destinés à célébrer le triomphe de quelques-uns de mes compatriotes qui se proposaient de faire l'ascension de cette montagne. Ils vinrent, ils virent, mais ils ne vainquirent pas. Le hasard me fit rencontrer un très aimable Français qui les avait accompagnés et qui m'engagea de retourner à l'assaut du Pelvoux. En 1861 je cédai à ses instances, et j'eus le bonheur de vaincre cette belle montagne avec mon ami Macdonald. Telle fut l'origine de mes escalades dans les Alpes.

L'ascension du Pelvoux, y compris même ses ennuis, m'avait causé le plus vif plaisir. Désireux d'étendre tout à la fois le cercle de mes connaissances et de mes jouissances, je me dirigeai vers le Cervin. Les impulsions mystérieuses qui déterminent les hommes à se précipiter dans l'inconnu m'avaient entraîné vers le Pelvoux. Cette montagne passait pour la plus élevée de la France, et, à ce titre seul, elle eût mérité toute l'attention d'un touriste ; en outre, elle était le point culminant d'un district très pittoresque, offrant le plus haut intérêt, et demeuré jusqu'à ce jour presque complètement inexploré. Le Cervin m'attira simplement par sa grandeur ; il était regardé comme la plus inaccessible de toutes les montagnes, même par les montagnards qui avaient gravi des sommets plus élevés. Les échecs successifs que j'essayai

n'eurent d'autre résultat que de m'exciter à faire de nouvelles tentatives, et, dès que je le pus, je revins, d'année en année, au pied du Cervin, de plus en plus résolu à me frayer un chemin jusqu'à la cime ou à prouver que l'ascension en était réellement impossible.

L'histoire de ces tentatives réitérées remplit une partie considérable de ce volume. Les autres excursions qui y sont décrites ont quelque rapport plus ou moins éloigné avec le Cervin ou avec le Pelvoux. Toutes ces excursions sont nouvelles, c'est-à-dire faites pour la première fois, je crois pouvoir l'affirmer. Quelques-unes sont résumées très brièvement ; d'autres, montée et descente comprises, n'occupent guère qu'une seule ligne. Si je leur avais donné tout le développement qu'elles comportaient, elles auraient formé aisément trois volumes. En général, je n'ai insisté que sur les points saillants, abandonnant tout le reste à l'imagination de mes lecteurs auxquels j'épargne ainsi des répétitions inutiles.

En m'efforçant de rendre ce livre utile aux touristes qui désirent escalader des montagnes, soit dans les Alpes, soit dans d'autres pays, j'ai peut-être accordé une trop grande place à mes erreurs et à mes défaites. Aussi remarquera-t-on peut-être que dans la pratique je n'ai pas toujours été parfaitement d'accord avec mes théories ; en effet, j'ai soutenu dans un des premiers chapitres de ce volume que les dangers positifs ou inévitables des courses alpestres étaient presque insignifiants, et les dernières pages prouvent qu'elles peuvent faire courir les plus grands périls. La raison de cette contradiction est évidente ; je ne suis pas parfait. Si j'ai exposé franchement mes fautes, ce n'est ni pour qu'on les admire, ni pour qu'on les imite, mais pour qu'on les évite.

Mes escalades dans les Alpes ont été des récréations de vacances ; c'est à ce point de vue qu'elles doivent être jugées.

Je n'en parle que comme d'un exercice corporel, agréable et utile. Il m'est interdit, je le crains, de faire goûter aux autres le plaisir qu'elles m'ont procuré. Les écrivains les plus éminents ne sont jamais parvenus et ne parviendront jamais à donner une véritable idée de la grandeur des Alpes. Les impressions que font naître les descriptions les plus détaillées et les plus habiles sont toujours erronées. Si magnifiques que soient les rêves de l'imagination, ils restent toujours de beaucoup inférieurs à la réalité. Si j'ai été volontairement sobre de descriptions, je n'ai pas craint de multiplier les illustrations, espérant que le crayon réussirait peut-être là où la plume aurait inévitablement échoué. La préparation de ces illustrations, qu'il me soit permis de l'ajouter, m'a occupé presque exclusivement pendant six années. Je dois des remerciements tout particuliers à mes habiles et heureux interprètes, MM. James Mahoney et Cyrus Johnson.

J'en dois aussi, j'ai du plaisir à le reconnaître, à tous les amis et à tous les étrangers qui, directement ou indirectement, en Angleterre ou sur le continent, m'ont aidé dans mon travail : d'abord à mes compagnons qui ont mis si libéralement à ma disposition leurs notes et leurs croquis ; puis au Révérend T. G. Bonney (du collège Saint-Jean, à Cambridge) et à M. Rob. H. Scott, F. R. S., dont les conseils et les critiques m'ont été si utiles, enfin à M. Budden, au professeur Gastaldi et à M. Giordano, en Italie ; à M. Émile Templier et à M. le maréchal Canrobert, en France ; à M. Gosset, à Berne.

Edward Whymper
Haslemere, mai 1871

CHAPITRE I

PREMIER VOYAGE DANS LES ALPES

Le 23 juillet 1860, je quittai l'Angleterre pour aller faire mon premier voyage dans les Alpes. Au moment où le bateau à vapeur déboucha dans le Canal, Beachy Head s'offrit à nos yeux et me rappela une grimpe tentée bien des années auparavant. Mon frère et moi, écoliers tous deux, nous avions essayé, avec l'aplomb de l'ignorance, d'escalader cette grande falaise crayeuse : non le sommet lui-même, où les oiseaux de mer volent en cercle, où les cailloux sont rangés en couches parallèles avec un ordre si parfait, mais un point situé plus à l'est, et d'où s'était éboulé le faite nommé la Cheminée du Diable. Depuis lors nous avons affronté bien des dangers différents, mais jamais nous n'avons plus risqué de nous rompre le cou que dans cette folle expédition.

A Paris, je fis deux ascensions. La première au septième étage d'une maison du quartier latin, chez un artiste de mes amis que je trouvai, au moment où j'entrai, engagé avec un petit juif dans un débat des plus animés au sujet de je ne sais quel marché ; il me recommanda de monter au haut des tours de Notre-Dame. Une demi-heure après, j'étais appuyé contre le parapet de la façade occidentale, à côté du Démon qui depuis des siècles abaisse un regard fixe et louche sur la grande cité. Ce regard, passant par-dessus l'Hôtel-Dieu, s'arrêtait sur un petit bâtiment d'aspect vulgaire, sans cesse entouré d'une foule agitée. Je descendis près de ce bâtiment. Il était rempli de femmes et d'enfants qui se bousculaient en bavardant pour examiner plus à leur aise trois cadavres exposés aux regards des curieux... C'était la Morgue... Je m'en éloignai avec dégoût.

Je gagnai la Suisse ; je vis la lumière du soleil décroître lentement sur les géants de l'Oberland ; j'entendis, dans la vallée de Lauterbrunnen, les échos répéter les belles notes des cors des Alpes et les avalanches tomber avec fracas de la Jungfrau, puis je passai par la Gemmi dans le Valais après m'être reposé au bord du beau lac d'Oeschinen. Pendant mon court séjour à Kandersteg, j'avais recueilli dans la vallée voisine — le Gasterenthal — un témoignage concluant sur le mouvement des glaciers. L'extrémité supérieure de cette vallée est couronnée par le glacier de Tschingel, qui, en descendant, rencontre un rocher abrupt. Ce rocher le divise en deux parties qui se rejoignent au-dessous. J'avais escaladé la partie inférieure du glacier jusqu'au pied du rocher central, où je m'étais arrêté pour admirer le contraste des brillantes aiguilles de glace avec l'azur du ciel. Une énorme tranche du glacier se détacha brusquement, et, passant par-dessus le rocher, alla retomber avec le bruit du tonnerre sur la partie inférieure. Plusieurs fragments me dépassèrent, heureusement sans m'atteindre. Rebroussant chemin en toute hâte, je ne m'arrêtai qu'au delà du glacier ; mais, avant d'en sortir, je reçus une nouvelle leçon : la moraine terminale, qui me semblait une masse solide, s'écroula sous mes pieds en me montrant que sa superficie trompeuse reposait sur une pente de glace unie et glissante comme du verre.

Dans le sentier escarpé de la Gemmi j'observai à diverses reprises les moeurs et coutumes des mulets suisses. Peut-être n'est-ce point pour se venger d'une longue suite de mauvais traitements que les mulets frottent constamment les jambes des touristes contre les murs de pierre et les clôtures de bois qui bordent les chemins, et feignent de broncher dans les passages difficiles, surtout quand ils arrivent à un tournant ou sur le bord d'un précipice. Leur déplorable habitude de

marcher sur la limite extrême des sentiers (même dans les endroits les moins sûrs) est assurément le résultat de leurs relations avec l'homme. Ces mulets sont, en effet, occupés pendant une grande partie de l'année à descendre dans les vallées le bois des montagnes voisines ; les fagots dépassant leurs bâts de chaque côté à une certaine distance, ils marchent instinctivement sur le bord extérieur des sentiers afin d'éviter de se heurter contre les rochers qui les bordent du côté opposé. Quand, la belle saison revenue, les touristes remplacent sur leur dos les charges de bois, les mulets continuent à prendre les mêmes précautions. Cette habitude occasionne souvent des scènes plaisantes : deux mulets se rencontrent; chacun d'eux prétend passer sur le bord extérieur du chemin ; ni l'un ni l'autre ne veut céder ; pour leur persuader de se faire place, les guides sont obligés de les tirer fortement par la queue, car ils ne comprennent que cet argument.

Je visitai les bains de Louèche, où je vis un étrange assemblage d'hommes, de femmes, d'enfants, parés de leur costume de bain, babillant, buvant et jouant aux échecs dans l'eau. Cette société aquatique ne paraissait pas bien convaincue que des hommes d'un âge mûr, placés dans cette situation et attifés de la sorte, pussent, sans violer les convenances sociales, poursuivre de jeunes femmes dans tous les coins du bain ; mais, unanime à protester en voyant entrer un étranger qui prétendait rester vêtu, elle poussa en chœur de véritables hurlements quand je me retirai sans lui montrer mon croquis.

Je remontai à pied la vallée du Rhône que je quittai à Visp afin de remonter le Vispthal, où l'on pourrait s'attendre à trouver des traces plus considérables de l'action des glaces si, comme on le prétend, il a été jadis rempli par un glacier.

Je me dirigeai d'abord vers la vallée de Saas, dont

j'escaladai les deux versants, bien au-dessus de la limite de la végétation et des sentiers fréquentés par les touristes. Des pentes du Wiessmies qui domine le versant oriental de la vallée à 1500 ou 1800 mètres au-dessus du village de Saas, je découvris peut-être la plus belle vue de toute la chaîne des Alpes. On y embrasse d'un seul coup d'oeil, de la base au sommet, les trois pics du Mischabel (la plus haute montagne de la Suisse), 3350 mètres d'épaisses forêts, de verts pâturages, d'aiguilles de rochers et de glaciers étincelants. Les pics me parurent absolument inaccessibles dans cette direction.

Je descendis ensuite par la vallée de Saas au village de Stalden, et, de là, je remontai le Vispthal jusqu'à Zermatt, où je m'arrêtai pendant plusieurs jours. Les formidables secousses de tremblement de terre, ressenties dans cette vallée cinq années auparavant, y avaient laissé de nombreuses traces, particulièrement à Saint-Nicolas, où les habitants avaient été terrifiés outre mesure par la destruction de leurs églises et de leurs maisons. Là, comme à Visp, une grande partie de la population s'était vue obligée de vivre sous la tente pendant plusieurs mois. Fait remarquable, bien qu'on ait compté près de cinquante secousses, dont plusieurs furent très violentes, il y eut à peine une victime humaine.

A Zermatt, j'errai dans plusieurs directions, mais le temps était mauvais, et l'exécution de mes projets se trouva très retardée. Un jour, après avoir essayé pendant longtemps de prendre des croquis près du Hörnli et fait de vains efforts pour saisir la forme des pics quand ils m'apparaissaient quelques secondes par-dessus les bords épais de gros nuages cotonneux, je résolus de ne pas retourner à Zermatt par le sentier habituel, mais de traverser le glacier de Goerner pour gagner l'hôtel du Riffel. J'avais escaladé rapidement les roches polies et les champs de neige qui bordent la base du glacier de

Saint-Théodule et passé à gué quelques-uns des ruisseaux qui en découlent et qui étaient alors très gonflés par les dernières pluies ; une première difficulté m'arrêta tout à coup. J'étais arrivé au bord d'un précipice profond d'environ 90 mètres.

Le glacier me semblait facile à traverser sur ce point si je pouvais l'atteindre, mais, à une grande distance au-dessus et au-dessous, mon oeil inexpérimenté n'y découvrait aucun passage possible pour un touriste isolé. Le rocher qu'il s'agissait de descendre était presque partout perpendiculaire ; toutefois, comme il se composait de nombreux fragments, je pus, sans trop de difficultés, passer d'un bloc et l'autre en décrivant des zig-zags. A l'extrémité inférieure, je rencontrai une longue dalle à peu près polie et formant un angle de 40 degrés entre deux murailles à pic. Au-dessous on ne voyait absolument que le glacier. C'était, à coup sûr, un mauvais pas ; mais, doutant fort que je pusse remonter tous les blocs que j'avais descendus en me laissant glisser, je tentai l'aventure. Couché en travers de cette dalle trop unie, j'appuyai fortement mon dos contre une des parois et mes pieds contre la paroi opposée, et je finis par descendre, en mettant en mouvement d'abord mes jambes, puis mes épaules. Parvenu au bas de la pente, j'aperçus une obligeante crevasse, dans laquelle je pus enfoncer la pointe de mon bâton, et je me laissai couler sur un bloc inférieur. La descente de ce couloir m'avait pris beaucoup de temps, et, pendant quelques secondes, j'eus la satisfaction de voir la glace presque à portée de la main. Un instant après, une seconde difficulté se présentait : le glacier contournait un angle du rocher, et la glace, n'ayant pas les propriétés de la mélasse ni du mastic mou, ne s'appliquait pas tout à fait à la petite anse sur le bord de laquelle j'étais descendu. Il n'y avait pas entre nous un grand espace, mais sa surface était plus élevée que celle du rocher

d'où je la contemplais. En outre, le rocher se trouvait couvert de morceaux de terre et de pierres détachées des roches supérieures. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans les deux directions, la glace restait éloignée du rocher, dont la séparait ainsi une crevasse marginale large de deux mètres au moins et d'une profondeur inconnue.

Un coup d'oeil m'avait suffi pour tout voir. Jugeant qu'il m'était impossible de franchir la crevasse d'un bond, je descendis le long du rocher, à la recherche d'un passage plus facile ; mais la glace devenait de plus en plus haute, et je finis par ne plus pouvoir avancer, car les roches étaient tout à fait polies. A l'aide d'une hache, j'aurais pu tailler des pas dans la glace ; n'en ayant point, il ne me restait d'autre alternative que de revenir sur mes pas et de tenter le saut périlleux.

La nuit approchait et le calme solennel des hautes Alpes n'était troublé que par la chute de petits filets d'eau dans le glacier ou de fragments de rochers. Si ma tentative échouait, je tombais au fond de cette horrible crevasse pour y être gelé ou noyé dans cette eau qui s'y précipitait avec un bruit sinistre. Ma vie dépendait du succès de ce saut ; je me demandai de nouveau : est-il possible ? A coup sûr il était nécessaire. Alors, jugeant mon bâton inutile, je le lançai sur le glacier avec mon album de dessin ; je m'éloignai autant que possible, puis, courant de toute ma force, je pris mon élan et j'atteignis tout juste le bord opposé de la crevasse où je tombai maladroitement sur mes genoux. Presque au même instant, une grêle de pierres s'abattit sur l'endroit d'où je m'étais élancé.

La traversée du glacier ne m'offrit aucune difficulté, mais le Riffel, qui était alors un très petit bâtiment, regorgeait de touristes ; il me fut impossible d'y obtenir une chambre. Comme je ne connaissais pas le chemin qui descendait

à Zermatt, on me donna obligeamment le conseil de prendre un guide aux chalets, sinon, me dit-on, je m'égarerais certainement dans la forêt. Mais, arrivé aux chalets, je n'y pus trouver personne pour me conduire, et les lumières de Zermatt, brillant à travers les arbres, semblaient me dire : « A quoi bon chercher un guide ? Descends vers nous, nous t'indiquerons le chemin. » Je partis donc seul à travers la forêt, marchant en ligne droite vers ces lumières. Je ne tardai pas à m'égarer, et jamais je ne pus retrouver le sentier. Je trébuchais sur les racines des pins, je tombais sur les touffes des rhododendrons, je dégringolais par-dessus les rochers. La nuit était complètement noire, et peu à peu les lumières de Zermatt perdirent leur éclat, puis s'éteignirent tout à fait. Après une longue série de glissades, de chutes et d'évolutions plus ou moins désagréables, je sortis enfin de la forêt ; mais, pour atteindre Zermatt, il me fallait encore traverser des torrents dangereux. Pendant des heures entières, je cherchai mon chemin, presque sans espoir de le trouver. Enfin, par un effort suprême, je découvris un pont, et, vers minuit, couvert de boue, tout écorché et tout meurtri, je rentrai dans l'auberge que j'avais quittée le matin.

Les touristes ne sont pas seuls embarrassés. Un ou deux jours plus tard, en me rendant à mon ancien poste près du Hörnli, je rencontrai un gros curé qui avait essayé de passer le col Saint-Théodule. La force ou le souffle lui avaient manqué, et il se faisait descendre comme un ballot sur le dos d'un guide efflanqué. Les paysans s'arrêtaient les mains jointes ; malgré son aspect grotesque, ils gardaient leur sérieux, tant est grand leur respect pour l'Église, mais, à leur physionomie, on voyait qu'ils avaient bien envie de rire.

Je descendis la vallée que je quittai à Randa pour gravir les flancs du Dom, afin de contempler le Weisshorn face à face.

Cette dernière montagne, la plus majestueuse de la Suisse, paraît encore plus belle quand on l'admire de ce côté. Au nord, elle porte un immense plateau de neige qui alimente le glacier dont une partie se voit de Randa, et qui a plus d'une fois détruit ce village. Juste en face du Dom, le glacier du Bies semble descendre presque verticalement ; il n'en est rien, bien que la pente en soit très forte. Il a beaucoup diminué, et sa partie inférieure, maintenant divisée en trois bras, et étrangement suspendue aux rochers, paraît vraiment y tenir comme par miracle.

Je dus m'arracher bien malgré moi à la contemplation de cette superbe montagne et je descendis à Visp. Une société de touristes anglais remontait la vallée, avec un mulet. Elle se composait de neuf personnes, — huit jeunes femmes et une gouvernante. Le mulet portait leur bagage et chacune d'elles le montait à son tour. Les paysans, qui trop souvent surchargent leurs bêtes de somme, demeuraient frappés d'étonnement à ce spectacle inaccoutumé, et commentaient trop librement, pour des oreilles anglaises, la nonchalance avec laquelle chaque jeune miss restait assise, à tour de rôle, calme et impassible, sur la malheureuse bête, qui pliait sous son double poids.

A peine redescendu dans la vallée du Rhône, je la remontai jusqu'à Viesch, d'où je fis l'ascension de l'Eggishorn. Sur cette déplaisante sommité, je perdis, dans le brouillard, non seulement mon chemin, mais ma bonne humeur. Après avoir traversé ensuite le Grimsel au milieu d'une violente tempête, je gagnai Brienz, Interlachen et Berne, d'où je me dirigeai, par Fribourg, Morat et Neuchâtel, sur Martigny et le Saint-Bernard. Les murs massifs du couvent réjouirent mes yeux, tandis que je gravissais péniblement les champs de neige voisins du col ; bien agréable me fut aussi le salut poli

du frère qui m'invita à entrer. Si le poids de mon sac le surprit, je m'étonnai, moi, de la dureté de son pain. Les moines du Saint-Bernard ne préparent point en hiver, comme on l'a dit, les grillades qu'ils offrent aux touristes l'été suivant ; l'hiver est l'époque de l'année pendant laquelle ils sont le plus occupés. Ce qui est vrai, c'est que leur généreuse hospitalité les a souvent privés du combustible nécessaire pour chauffer leur chapelle pendant l'hiver.

Au lieu de descendre à Aoste, je remontai le Val Pellina, afin de dessiner la Dent d'Hérens. La nuit était venue lorsque j'atteignis Biona, et il me fallut frapper bien fort et bien longtemps à la porte de la maison du curé, avant de la voir s'ouvrir. Une vieille femme, à la voix plaintive, ayant un goître énorme, répondait enfin à mon appel, en me demandant aigrement ce que je voulais ; mais elle s'adoucit et prit un air presque aimable à la vue d'une pièce de cinq francs, quand sollicitai en échange un lit et un souper.

D'après les indications que je possédais, un passage devait exister entre Prarayen, à l'extrémité supérieure du Val Pellina, et le Breuil dans le Val Tornanche. La vieille femme, enfin convaincue de ma *respectability*, s'occupa de me chercher un guide. Elle ne tarda pas, en effet, à me présenter un indigène, pittoresquement coiffé d'une espèce de chapeau tyrolien, vêtu d'une veste de tricot, d'un gilet rouge et d'un pantalon indigo : il s'engageait à me conduire au village du Val Tornanche. Le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure et nous atteignîmes le col sans difficultés. Je fis là ma première expérience sur la manière de gravir les longues pentes de neige très raides. Comme tous les débutants, je tachais de m'aider en m'appuyant sur mon bâton que je tenais en dehors, au lieu de le placer entre moi et la pente pour m'en faire une sorte de rampe solide. Mon

guide voulut bien me donner quelques leçons ; mais il avait évidemment une très pauvre opinion de son élève, et ce fut sans doute pour cette raison que, peu d'instants après avoir dépassé le col, il déclara qu'il n'irait pas plus loin et qu'il voulait retourner à Biona. Tous mes raisonnements furent inutiles, il persista dans sa résolution, et à tout ce que je lui dis il ne répondit rien, si ce n'est qu'il voulait s'en retourner. Comme j'étais un peu inquiet de descendre seul plusieurs longues pentes de neige qui s'étendaient entre l'endroit où nous étions et le haut de la vallée, je lui offris un supplément de salaire et il m'accompagna encore pendant quelques instants, mais bientôt nous rencontrâmes des rochers escarpés qu'il nous fallait descendre. Il me dit de m'arrêter en me criant qu'il voulait s'en aller et en me faisant signe de remonter vers lui. J'attendis au contraire qu'il descendît près de moi, mais, au lieu de m'obéir, il tourna les talons, remonta résolument en haut du rocher et disparut. Je supposai d'abord que c'était une ruse pour m'extorquer un plus fort pourboire, et je l'attendis pendant une demi-heure ; cependant il ne reparut pas. Ma position devenait embarrassante, car il avait emporté mon sac. Je me voyais donc forcé ou de lui donner la chasse, ou de descendre au Breuil, au risque de perdre mon sac. Je pris ce dernier parti, et j'arrivai au Breuil le soir même. Le maître de l'auberge, se défiant d'un voyageur qui n'avait aucun bagage, hésitait à me recevoir, il m'introduisit à tout hasard dans une espèce de grenier déjà occupé par des guides et à demi rempli de foin. Depuis lors nous sommes devenus bons amis ; il n'a plus hésité à me faire crédit et il m'a même avancé quelquefois des sommes considérables.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à dessiner au Breuil, car tout mon matériel avait été emporté par mon guide. Je ne pus rien trouver de mieux que du beau papier à sucre et

des crayons qui contenaient plus de silice que de mine de plomb. Malgré tout, je fis tout ce que je voulais faire ; puis je repassai le col de Va-Cornère, mais seul cette fois. Le lendemain soir, la vieille femme de Biona m'amena de nouveau le guide infidèle qui me fit attendre mon sac pendant deux ou trois heures. Quand il se fut enfin décidé à me le rendre, je l'accablai de toutes les injures et de tous les reproches que je pus trouver dans mon vocabulaire. Le drôle sourit lorsque je l'appelai menteur, il haussa les épaules lorsque je le traitai de voleur, mais, au mot de *cochon*, il tira son couteau.

Je passai la nuit suivante à Cormayeur ; le lendemain je me rendis à Orsières par le col Ferret, et le surlendemain je gagnai Chamonix par la Tête-Noire. L'empereur Napoléon y arriva le même jour, et l'accès de la Mer de Glace fut interdit aux touristes. En grim pant le long du Plan des Aiguilles, je parvins à dépister la police impériale, et j'arrivai au Montanvers au moment où l'empereur en partait avec sa suite ; mais j'essayai vainement de monter le même jour au Jardin, je manquai de me casser une jambe en faisant dégringoler de gros blocs de rochers sur la moraine du glacier.

De Chamonix j'allai à Genève, puis de Genève par le Mont-Cenis à Turin et dans les vallées vaudoises. A la fin d'une longue et fatigante journée, j'atteignis Paesana. L'auberge était pleine. Me sentant très fatigué, j'allais me mettre au lit, quand je vis entrer quelques rôdeurs de village qui se mirent à chanter. C'était Garibaldi qu'ils chantaient ! Le ténor, un jeune homme à peine vêtu, dont les guenilles ne valaient pas vingt sous, conduisait le choeur avec une expression et un sentiment admirables ; ses compagnons se distinguaient dans leur partie par une justesse non moins merveilleuse. Ce concert improvisé me ravit tellement que je les écoutai pendant plusieurs heures. Longtemps après m'être

retiré, j'entendais encore leur concert mélodieux dans lequel retentissait de temps en temps la voix plus aiguë de la jeune fille d'auberge.

Le lendemain matin, je passai, en me rendant en France, près des petits lacs qui forment la source du Pô. Le temps était orageux. Comprenant mal le patois de quelques paysans qui me montrèrent réellement le bon chemin, je me trompai de sentier et je me trouvai bientôt au pied des rochers escarpés du mont Viso. Une brèche, que j'aperçus dans la crête qui le relie aux montagnes de l'est, m'inspira l'idée d'y monter, et j'y parvins après m'être escrimé des pieds et des mains contre un champ de neige d'une raideur excessive. La vue que j'y découvris était extraordinaire, et pour moi, unique. Au nord, je n'apercevais pas une molécule de brouillard, et le vent violent qui soufflait de cette direction me faisait chanceler sur mes jambes ; mais, du côté de l'Italie, les vallées étaient complètement remplies à une certaine hauteur par d'épaisses masses de nuages ; partout où les nuages ressentaient l'influence du vent, ils étaient nivelés comme la surface d'une table, et les sommets des montagnes se dressaient au-dessus de cette ligne uniforme.

Je descendis rapidement à Abries, puis je me rendis à Mont-Dauphin par la gorge du Guil. Le lendemain, j'étais à la Bessée, à la jonction de la Vallouise et de la vallée de la Durance, en face du mont Pelvoux. J'entrai par hasard dans un cabaret où déjeunait un Français qui avait tenté inutilement, peu de jours avant, l'ascension de cette montagne avec trois Anglais et le guide Michel Croz, de Chamonix. Ce Français était un bon compagnon du nom de Jean Reynaud.

Le soir du même jour, j'allais coucher à Briançon, dans l'intention de partir le lendemain matin pour Grenoble avec le courrier ; mais toutes les places avaient été arrêtées plusieurs

jours à l'avance ; aussi je me mis en route à deux heures de l'après-midi pour faire à pied une course de 111 kilomètres. Le temps s'était gâté de nouveau. Parvenu au col du Lautaret, je me vis obligé de chercher un abri dans le misérable petit hospice qui s'y trouvait alors et qui a été rebâti depuis. Il était rempli d'ouvriers employés aux travaux de la route et dont les vêtements mouillés exhalaient les vapeurs les plus odieuses. L'inclémence du temps était préférable aux ennuis que me réservait cet intérieur. Au dehors, c'était désagréable, mais grandiose; au dedans, c'était désagréable et misérable. Je continuai ma marche sous une pluie diluvienne, et, malgré l'obscurité profonde qui m'entourait, je parvins à descendre au village de la Grave, où les gens de l'auberge me retinrent de force. Ce fut peut-être très heureux pour moi, car, pendant la nuit, des blocs de rochers tombèrent des montagnes sur plusieurs points de la route où ils creusèrent d'énormes trous dans le macadam.

Je me remis en marche le lendemain matin à cinq heures et demie, et, par une pluie battante, je gagnai le Bourg-d'Oisans, puis Grenoble où j'arrivai après sept heures du soir, ayant franchi en dix-huit heures de marche la distance qui sépare cette ville de Briançon.

Ainsi finit mon voyage de 1860 dans les Alpes, voyage pendant lequel je vis pour la première fois leurs plus hautes sommités, et qui m'inspira cette passion des grandes ascensions dont les chapitres suivants contiendront les développements et les résultats.

CHAPITRE II

ASCENSION DU MONT PELVOUX

« Ainsi la fortune sourit à nos premiers efforts. » (Virgile)

La contrée dont le mont Pelvoux et les montagnes qui l'entourent sont les points culminants est une des plus intéressantes des Alpes, sous le double rapport historique et topographique. Comme le berceau et la résidence des Vaudois, elle a droit à une célébrité durable ; les noms de Waldo et de Neff vivront encore dans la mémoire de la postérité, quand leurs contemporains plus célèbres seront oubliés ; le souvenir du courage héroïque et de la piété naïve de leurs disciples durera aussi longtemps que l'histoire.

Cette région contient les montagnes les plus élevées de la France, le groupe du Mont-Blanc excepté, et quelques-uns de ses plus beaux paysages. Elle n'a peut-être pas les beautés de la Suisse, mais elle possède un charme qui lui est particulier ; ses rochers escarpés, ses torrents, ses gorges sont sans rivales ; ses profondes et sauvages vallées présentent des tableaux d'une telle grandeur qu'elle touche au sublime, et, dans nulle autre contrée, les montagnes n'ont des formes plus hardies. Ses nombreuses vallées rivalisent l'une avec l'autre pour la singularité de leur caractère et la dissemblance de leur climat. Plusieurs d'entre elles sont si étroites et si profondes que les rayons du soleil ne peuvent jamais y pénétrer. Dans d'autres on se croirait aux antipodes ; car la température y ressemble plus à celle des plaines de l'Italie qu'à celle des Alpes françaises. Cette grande différence de climats a un effet marqué sur la flore de ces vallées ; quelques-unes sont complètement stériles ; les pierres y prennent la place des arbres ; la vase

et les débris y remplacent les plantes et les fleurs ; d'autres présentent, sur un espace de quelques kilomètres, la vigne, le pommier, le poirier, le cerisier, le bouleau, l'aune, le noyer, le frêne, le mélèze, le pin, alternant avec des champs de seigle, d'orge, d'avoine, de fèves et de pommes de terre.

Les vallées, pour la plupart courtes et irrégulières, ne paraissent pas disposées d'après un plan déterminé, ainsi que cela arrive fréquemment sur d'autres points du globe ; elles ne sont, en effet, ni à angles droits, ni parallèles avec les sommets les plus élevés ; mais elles semblent errer au hasard, suivant une direction pendant quelques kilomètres, puis se repliant en arrière pour reprendre parfois leur direction première. Aussi les perspectives étendues y sont-elles rares, et il est difficile de s'y former une idée générale de la disposition des principaux pics.

Les sommets les plus élevés forment presque un fer à cheval. Le plus haut de tous, celui qui occupe une position centrale, est la Pointe des Écrins ; le second pour la hauteur, la Meije, est situé au nord, et le mont Pelvoux, qui donne son nom au massif tout entier, se dresse sur la limite extérieure, presque entièrement isolé.

Cette contrée est encore très imparfaitement connue ; il y a là probablement beaucoup de vallées et certainement plus d'une sommité qui n'ont jamais été foulées par le pied des touristes ou des voyageurs, mais en 1861 elle était encore moins connue qu'aujourd'hui. Jusqu'à ces dernières années, il n'en existait en réalité aucune carte : celle du général Bourcet, la meilleure qui eût été publiée, étant complètement inexacte sur la forme des montagnes, et très souvent incorrecte quant aux sentiers ou aux routes.

En outre, les touristes retrouvent dans les régions montagneuses du Dauphiné aucune des ressources qu'ils rencontrent

en Suisse, dans le Tyrol, ou même dans les vallées italiennes. Les auberges, quand elles existent, sont d'une malpropreté indescriptible ; on parvient rarement à dormir dans leurs lits, et leur cuisine ne fournit pas souvent une nourriture convenable ; de guides, il n'en existe aucun. Les touristes y étant presque abandonnés à leurs propres ressources, doit-on donc s'étonner que ces régions si intéressantes de la France soient moins visitées et moins connues que le reste des Alpes ?

La plupart des renseignements que l'on pouvait se procurer en 1861 sur les Alpes Dauphinoises provenaient de deux auteurs, M. Élie de Beaumont et feu J. D. Forbes. Leurs ouvrages contiennent toutefois de nombreuses erreurs relatives surtout à la désignation des pics ; ainsi, par exemple, ils accordent la suprématie au mont Pelvoux dont ils appellent le point le plus élevé la Pointe des Arcines ou des Ecrins. Forbes a confondu sous le nom de Pelvoux le grand pic que l'on voit de la vallée de Saint-Christophe avec celui que l'on aperçoit de la vallée de la Durance, et M. de Beaumont a commis des méprises semblables. En fait, au moment où M. de Beaumont et Forbes écrivaient leurs ouvrages, la position réelle du Pelvoux et des sommets voisins avait été déterminée par les officiers d'état-major chargés de dresser la carte de France ; mais leurs travaux, évidemment communiqués à M. de Beaumont, étaient encore inconnus du public. Le groupe d'officiers placé sous la direction du capitaine Durand fit, en 1828, l'ascension du mont Pelvoux, du côté du Val d'Ailefroide, c'est-à-dire en partant de la Vallouise. Suivant les habitants de la Vallouise, ils atteignirent le sommet du pic qui, pour l'altitude, n'a droit qu'au second rang, et ils y séjournèrent pendant plusieurs jours sous une tente à une hauteur de 3930 mètres. Ils prirent de nombreux porteurs pour leur monter des provisions de bois, et ils érigèrent un

grand cairn sur le sommet, qui reçut le nom de Pic de la Pyramide.

En 1848, M. Puiseux, parti du même point, fit l'ascension du Pelvoux, mais son guide de la Vallouise s'arrêta à peu de distance du sommet et laissa l'illustre astronome achever seul sa courageuse entreprise.

Au milieu du mois d'août 1860, MM. Bonney, Hawkshaw et Mathews, avec le guide Michel Croz, de Chamonix, tentèrent l'ascension du Pelvoux, en suivant aussi la même direction. Ils passèrent plusieurs jours et plusieurs nuits sur la montagne ; mais le temps se gâta et ils ne purent atteindre qu'une altitude de 3178 mètres.

M. Jean Reynaud, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, accompagnait M. Mathews et ses compagnons. Dans son opinion, cette tentative avait été faite à une époque trop avancée de la saison. « Le temps, me dit-il, n'étant d'ordinaire favorable pour l'ascension des hautes montagnes que pendant les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août, il vaut mieux remettre notre tentative à cette époque



de l'année prochaine. » Sa proposition me convenait assez, et ses manières cordiales et modestes la rendaient irrésistible, bien qu'il ne dût y avoir qu'une faible chance de réussir dans une expédition où M. Mathews et ses amis avaient échoué.

Au commencement de juillet 1861, j'envoyai du Havre à Reynaud des couvertures (taxées comme étant d'une fabrication prohibée), une corde et d'autres objets utiles à notre ascension, puis je quittai l'Angleterre pour aller faire mon tour de France ; mais quatre semaines plus tard, à Nîmes, je me trouvai si complètement anéanti par la chaleur (le thermomètre marquait 34° centigrades à l'ombre), que je pris un train de nuit pour me rendre à Grenoble.

On pourrait écrire un volume sur Grenoble. Aucune autre ville de France n'a peut-être une plus belle situation, et ses forts les plus élevés offrent des points de vue superbes. L'institution la plus intéressante qu'elle possède est l'Association Alimentaire, qui a acquis une célébrité méritée. Cette institution, établie il y a près de vingt ans par quelques philanthropes intelligents, fut fondée dans le but exprès de donner aux ouvriers et aux indigents une nourriture de meilleure qualité, mieux préparée et moins chère que celle qu'ils trouvaient dans les restaurants ou même chez eux. A la société alimentaire, les Grenoblois peuvent se procurer un dîner composé d'une portion de soupe, de viande ou de poisson, de légumes, de dessert, de pain et d'un quart de litre de vin pur de toute fraude, le tout pour la somme de soixante centimes. On devient membre de l'Association en versant la somme de cinq francs ; mais on doit acheter d'avance les bons de repas, car il n'est fait crédit à personne. Les classes inférieures ont promptement reconnu les avantages qu'elles avaient à faire partie de cette Association Alimentaire qui a produit, dit-on, parmi elles les résultats les plus heureux. Ce

qui fait honneur à cette institution, c'est que non seulement elle paye toutes ses dépenses, mais qu'elle réalise encore un léger bénéfice.

Si Grenoble peut être fière de sa société alimentaire, elle doit sous d'autres rapports rougir d'elle-même. Ses rues sont étroites, mal pavées et tortueuses, quant aux odeurs qu'elle exhale et aux choses sans nom qui se passent dans ses maisons, il faut les connaître pour les apprécier.

Je m'étais égaré dans les rues de cette ville pittoresque mais infecte, et, comme il ne me restait qu'une demi-heure pour dîner et pour arrêter une place dans la diligence, je ne fus pas très satisfait d'apprendre qu'un Anglais demandait à me voir. Heureusement c'était mon ami Macdonald ; il allait, me dit-il, tenter dans une dizaine de jours l'ascension d'une montagne nommée Pelvoux. Dès qu'il connut mes projets, il me promit de nous rejoindre à la Bessée le 3 août. Peu de moments après, j'étais en route pour le Bourg d'Oisans, perché sur la banquette d'un misérable véhicule qui mit près de huit heures pour accomplir un trajet de quarante-neuf kilomètres.

Le lendemain, à cinq heures du matin, je bouclais mon sac sur mes épaules et je partais pour Briançon par un temps charmant. Les vapeurs de gaze qui enveloppaient les montagnes se dissipaient aux premiers rayons du soleil ; en disparaissant soudain elles découvraient, outre la ville, les belles collines calcaires qui la dominent et dont les couches sont si curieusement repliées. J'entrai alors dans la merveilleuse Combe de Malaval où j'entendis la Romanche ronger ses rives avec fracas. Près du Dauphin, j'aperçus le premier glacier de l'Oisans, s'étendant à droite sur la montagne. De ce point jusqu'au delà du col de Lautaret, chaque brèche qui s'ouvrit dans les montagnes me laissa voir un glacier étince-

lant ou un pic élané. Ce fut à la Grave que je jouis de la plus belle vue, car la Meije s'élève par une série de précipices effroyables jusqu'à 2438 mètres environ au-dessus de la route. Mais, au delà du col, près du Monétier, on découvre une vue encore plus étendue et plus belle. Une montagne, regardée communément comme le mont Viso, se dresse dans le ciel à l'horizon ; à mi-chemin, mais encore à dix-sept kilomètres de distance, se montre Briançon avec ses interminables forts ; au premier plan, des champs fertiles, parsemés de villages et de clochers, descendent vers la Guisanne, pour remonter à une grande hauteur sur le versant opposé des montagnes.

Le jour suivant, j'allai de Briançon à la Bessée pour y retrouver mon digne ami Jean Reynaud, qui était agent voyer du canton.

De la Bessée on voit parfaitement tous les pics du mont Pelvoux, le point culminant aussi bien que celui sur lequel les ingénieurs avaient érigé leur pyramide. Ni Reynaud ni personne n'en était instruit. Quelques paysans se rappelaient seulement que les ingénieurs avaient fait l'ascension d'un pic d'où ils avaient aperçu un point plus élevé, qu'ils avaient appelé la Pointe des Arcines ou des Écrins. Ils ignoraient si ce dernier pic pouvait être vu de la Bessée, et ne savaient pas désigner celui sur lequel la pyramide avait été élevée. Dans notre opinion, les pics que nous voyions nous cachaient le sommet le plus élevé, et, pour l'atteindre, il nous fallait d'abord les escalader. L'ascension de M. Puiseux était complètement inconnue des paysans, et, à les en croire, le point culminant du Pelvoux n'avait été gravi par personne. C'était justement ce point que nous voulions atteindre.

Rien ne nous empêchait plus de partir, si ce n'est l'absence de Macdonald et le manque d'un bâton. Reynaud nous proposa de faire une visite au maître de poste, qui possédait un

bâton célèbre dans la localité. Nous descendîmes au bureau, mais il était fermé ; nous appelâmes à grands cris à travers les fentes de la porte : point de réponse. A la fin cependant nous trouvâmes le maître de poste, au moment où il s'efforçait, avec un remarquable succès, de se griser. A peine était-il capable de s'écrier : « La France ! c'est la première nation du monde ! » phrase favorite du Français quand il est dans cet état où l'Anglais commence à crier : « Nous ne rentrerons chez nous qu'au matin » — la gloire nationale occupant le premier rang dans les pensées de l'un et le *home* dans celles de l'autre. Le bâton fut exhibé ; c'était une branche d'un jeune chêne, longue d'environ 1 mètre 50 cent., noueuse et tordue. « Monsieur, dit, le maître de poste en nous la présentant, la France ! c'est la première... la première nation du monde, pour ses... » il s'arrêta. « Bâtons ? » lui soufflé-je. « Oui, oui, monsieur ; pour ses bâtons, pour ses... ses... » mais il fut incapable d'en dire davantage. En regardant ce maigre support, j'eus un instant d'hésitation ; mais Reynaud, qui connaissait tout dans le village, choses et gens, me dit qu'il n'y en avait point de meilleur. Nous partîmes donc avec le fameux bâton, tandis que son propriétaire marmottait en titubant sur la route : « La France ! c'est la première nation du monde ! »

Le 3 août, Macdonald n'étant pas arrivé, nous partîmes sans lui pour la Vallouise. Notre expédition se composait de Reynaud, de moi, et d'un porteur, Jean-Casimir Giraud, le cordonnier de la Bessée, surnommé « Petit-Clou. » En une heure et demie d'une marche rapide, nous atteignîmes Ville-Vallouise, le coeur réjoui par la vue des beaux pics du Pelvoux qui resplendissaient au soleil dans un ciel sans nuages.

Je renouvelai connaissance avec le maire de « Ville. » Il avait une tournure originale et des manières gracieuses, mais l'odeur qui s'exhalait de sa personne était horrible. Le même

reproche peut du reste s'adresser à la plupart des habitants de ces vallées.

Reynaud eut la complaisance de s'occuper des provisions ; mais, au moment de partir, je vis à ma grande contrariété que, en me déchargeant de ce soin, j'avais consenti tacitement à ce qu'il emportât un petit baril de vin qui fut un grand embarras dès le début du voyage. Il était excessivement incommode de le tenir à la main ; Reynaud essaya de le porter, puis il le passa à Giraud ; ils finirent par le suspendre à l'un de nos bâtons dont ils placèrent les deux extrémités sur leurs épaules.

A Ville, la vallée de Vallouise se divise en deux branches : le Val d'Entraigues à gauche et le vallon d'Alefred (ou Ailefroide) à droite. C'était ce dernier que nous devons remonter. Nous nous dirigeâmes d'un pas ferme vers le village de la Pisse, résidence de Pierre Sémiond, qui, d'après l'opinion générale, connaissait mieux le Pelvoux qu'aucun autre habitant de la vallée. Cet homme avait l'air fort honnête ; malheureusement il était malade et ne pouvait nous accompagner. Il nous recommanda son frère, vieillard dont la figure ridée et ratatinée ne nous promettait guère le guide dont nous avons besoin ; n'ayant pas le choix, nous l'engageâmes et nous nous remîmes en marche.

Des noyers et une grande variété d'autres arbres bordaient le chemin, et la fraîcheur de leur ombrage nous donnait une nouvelle vigueur ; au-dessous de nous, grondait, au fond d'une gorge sublime, le torrent dont les eaux prenaient leur source dans ces neiges que nous espérions fouler sous nos pieds le lendemain matin.

Le Pelvoux n'est pas visible de Ville, car il est caché par une chaîne intermédiaire au pied de laquelle nous marchions alors pour atteindre les chalets d'Alefred, soit, comme on

les appelle quelquefois, d'Ailefroide, où commence à proprement parler la montagne. Vus de ces chalets, les pics inférieurs, qui sont plus rapprochés, paraissent dépasser de beaucoup les sommets bien plus élevés situés derrière eux, et quelquefois ils les cachent complètement. Mais on embrasse d'un seul coup d'oeil, dans toute sa hauteur, le pic connu dans ces vallées sous le nom de Grand-Pelvoux, qui présente du sommet à la base 1800 à 2100 mètres de rochers presque à pic.

Les chalets d'Ailefroide sont un amas de misérables huttes de bois, bâties au pied du Grand-Pelvoux, près de la jonction des torrents qui descendent du glacier de Sapenière (ou du Selé) à gauche, et des glaciers Blanc et Noir à droite. Nous nous y reposâmes quelques minutes pour y acheter un peu de beurre et de lait, et Sémiond s'adjoignit un affreux petit drôle pour nous aider à porter, à pousser et à rouler notre baril de vin.

Au delà des chalets d'Ailefroide, nous tournâmes brusquement à gauche, fort heureux que le jour tirât à sa fin, car nous profitions de l'ombre des montagnes. L'imagination ne saurait rêver une vallée d'un aspect plus triste et plus désolé. On n'y voit pendant l'espace de plusieurs kilomètres que rocs éboulés, amas de pierres, tas de sable et de boue. Les arbres y sont rares et si haut perchés qu'ils deviennent presque invisibles. Nul être humain ne l'habite ; il n'y a ni oiseaux dans l'air, ni poissons dans les eaux ; les pentes, trop escarpées pour les chamois, n'offrent pas d'abri suffisant aux marmottes, et l'aigle lui-même ne peut s'y plaire. Pendant quatre jours nous ne vîmes pas une créature vivante dans cette sauvage et stérile vallée, si ce n'est quelques pauvres chèvres qui y avaient été amenées bien malgré elles.

C'était un bien digne décor pour la tragédie qui y avait

eu lieu environ quatre cents ans auparavant, le massacre des Vaudois de Vallouise, dans la caverne que nous apercevions alors bien au-dessus de nous. Fort triste est leur histoire : industriels et paisibles, ils habitaient depuis plus de trois siècles ces vallées retirées, où ils vivaient dans la plus obscure tranquillité. Les archevêques d'Embrun tentèrent, mais avec peu de succès, de les ramener dans le giron de leur Église ; d'autres catholiques, voulant seconder cette tentative, commencèrent par les emprisonner et par les torturer, puis ils les brûlèrent tout vivants par centaines.

En l'année 1488, Albert Cattanée, archidiacre de Crémone et légat du pape Innocent VIII, se disposait à commettre les barbaries, qui plus tard excitèrent l'indignation de Milton et de Cromwell ; mais, repoussé de tous côtés par les Vaudois du Piémont, il abandonna leurs vallées et traversa le mont Genève pour aller attaquer les Vaudois du Dauphiné, qui étaient plus faibles et plus disséminés. Il envahit la vallée de la Durance, à la tête d'une armée composée, dit-on, moitié de troupes régulières, moitié de vagabonds, de voleurs et d'assassins. Pour les attirer et les retenir sous sa bannière, il leur promettait à l'avance l'absolution de tous leurs crimes, il les relevait des vœux qu'ils pouvaient avoir prononcés, et il leur garantissait la possession de tous les biens qu'ils avaient acquis par la violence.

Les habitants de la Vallouise, s'enfuyant devant une armée dix fois supérieure en nombre, vinrent se réfugier dans cette caverne, où ils avaient amassé des provisions suffisantes pour deux années. Mais l'intolérance est toujours industrieuse : leur retraite fut découverte. Cattanée avait un capitaine qui joignait l'astuce d'un Hérode à la cruauté d'un Pélissier ; à l'aide de cordes il fit descendre ses soldats devant la caverne, à l'entrée de laquelle ils allumèrent des tas de fagots. La plus

grande partie des Vaudois qui s'y étaient réfugiés périrent étouffés ; ceux qui échappèrent aux flammes de l'incendie furent massacrés. On extermina impitoyablement les Vaudois sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de trois mille personnes, assure-t-on, périrent dans cette effroyable boucherie. Les résultats de trois cent cinquante ans de paix furent anéantis d'un seul coup, et la vallée se trouva complètement dépeuplée. Louis XII la fit repeupler. Trois siècles et demi se sont écoulés depuis. Contemplez le résultat obtenu : une race de singes.

Après nous être reposés près d'une petite source, nous reprîmes notre marche en avant jusqu'à ce que nous fussions presque arrivés au pied du glacier de Sapienière ; là Sémi-ond nous fit tourner et droite pour gravir les pentes de la montagne. Nous grimpâmes donc pendant une demi-heure à travers des pins épars et des débris de roches éboulées. La nuit approchait rapidement ; il devenait temps de chercher un abri. En trouver un n'était pas difficile, car nous étions alors au milieu d'un vrai chaos de rochers. Quand nous eûmes choisi un bloc énorme qui avait plus de 15 mètres de longueur sur 6 mètres de hauteur, nous nettoiyâmes un peu notre chambre à coucher future, puis chacun alla à la récolte du bois qui était nécessaire pour faire du feu.

Ce feu de bivouac est pour moi un agréable souvenir. Le petit baril de vin avait échappé à tous les périls, il fut mis en perce, et les Français semblèrent puiser quelques consolations dans l'exécrable liquide qu'il contenait. Reynaud chanta des fragments de chansons françaises, et chacun fournit sa part de plaisanteries, d'histoires et de vers. Le temps était superbe, et tout nous promettait une bonne journée pour le lendemain. La joie de mes compagnons fut à son comble quand j'eus lancé dans les flammes un paquet de feu

de Bengale rouge. Après avoir sifflé et crépité un instant, il répandit une lueur éblouissante. L'effet de cette courte illumination fut magnifique ; puis les montagnes d'alentour, éclairées pendant une seconde, retombèrent dans leur solennelle obscurité. Chacun de nous s'abandonna à son tour au sommeil, et je finis par m'introduire dans ma couverture-sac. Cette précaution était à peine nécessaire, car la température minima était au-dessus de 4°44 centigrades (40° F), bien que nous fussions à une hauteur d'au moins 2130 mètres.

A trois heures nous étions réveillés, mais nous ne partîmes qu'à quatre heures et demie. Giraud n'avait pas été engagé pour aller au delà de ce rocher, toutefois, comme il en manifesta le désir, il obtint la permission de nous accompagner. Gravissant les pentes avec vigueur, nous atteignîmes bientôt la limite des arbres, puis nous dûmes grimper pendant deux heures à travers des roches éboulées. A sept heures moins un quart, nous avons atteint un étroit glacier, le Clos-de-l'Homme, qui descend du plateau situé au sommet de la montagne, et nous étions bien près du glacier de Sapienière.

Nous nous efforçâmes d'abord d'incliner à droite, dans l'espoir de n'être pas obligés de traverser le Clos-de-l'Homme ; toutefois, contraints de revenir à chaque instant sur nos pas, nous reconnûmes qu'il était nécessaire de nous y aventurer. Le vieux Sémiond, qui avait une antipathie remarquable pour les glaciers, fit de son côté de nombreuses explorations pour tâcher d'éviter cette inquiétante traversée, mais Reynaud et moi nous préférions la tenter, et Giraud ne voulut pas nous quitter. Le glacier était étroit (on pouvait jeter une pierre d'un bord à l'autre), et il nous fut facile d'en escalader le côté ; mais le centre formait un dôme escarpé où nous dûmes tailler des pas. Giraud marchait en tête, et, sous le prétexte qu'il aimerait à s'exercer la main, il s'empara de

notre hache qu'il refusa de nous rendre. Ce jour-là et toutes les fois qu'il fallut traverser ces couloirs remplis de neige durcie qui sont si abondants dans la partie supérieure de la montagne, il fit à lui seul toute la besogne, dont il s'acquitta admirablement.

Le vieux Sémiond vint nous rejoindre quand nous eûmes traversé le glacier. Nous escaladâmes, en décrivant des zigzags, quelques pentes de neige, et bientôt après nous commençâmes à gravir l'interminable série des contreforts qui sont la grande singularité du Pelvoux. Très abrupts sur certains points, ils offraient généralement une base solide, et, dans de telles conditions, une ascension ne peut jamais être qualifiée de difficile. Entre ces contreforts s'étendent de nombreux ravins dont quelques-uns sont très larges et très profonds. Ils étaient pour la plupart encombrés de débris, et un homme seul eût eu de la peine à les traverser. Ceux d'entre nous qui tenaient la tête étaient continuellement obligés de déplacer des blocs de rochers et de harponner leurs compagnons avec leurs bâtons. Néanmoins, ces incidents rompaient la monotonie de notre ascension, qui autrement nous eût paru fort ennuyeuse.

Nous escaladâmes ainsi pendant des heures cheminées et couloirs, croyant toujours atteindre un but auquel nous n'arrivions jamais. Le profil ci-joint aidera à expliquer notre situation. Nous étions au pied d'un grand contrefort élevé d'environ 60 mètres, et nous le regardions de bas en haut : il ne nous semblait pas se terminer en pointe comme dans le dessin, car nous ne pouvions en apercevoir la partie supérieure ; cependant, dans notre conviction, derrière cette frange de bastions il devait se trouver un sommet, et ce sommet était le bord du plateau que nous désirions si vivement atteindre. Nous grimpons avec ardeur, et nous escaladions

une dentelure de bastion ; mais, hélas ! nous en découvrons un autre, puis un autre, et toujours d'autres ; enfin, quand nous en atteignons le point culminant, ce n'était que le sommet d'un contrefort, et nous devions redescendre 12 ou 15 mètres avant de recommencer à monter. Renouvelée quelques douzaines de fois, cette évolution nous parut d'autant plus assommante que nous ne savions plus où nous étions. Cependant Sémiond nous encourageait, sûr, disait-il, que nous suivions le bon chemin. Nous repartions donc à l'assaut de notre terrible forteresse.

Nous étions presque au milieu du jour, et nous ne nous voyions pas plus près du sommet du Pelvoux qu'au moment de notre départ. A la fin, nous nous réunîmes tous pour tenir conseil. « Sémiond, mon vieux, savez-vous où nous sommes maintenant ? — Oh oui ! parfaitement ; à trois mètres près, à une demi-heure de la limite de la neige. — Très bien, continuons. » Une demi-heure s'écoula, puis une autre, et nous étions toujours dans la même situation. Bastions, contreforts, ravins s'offraient avec profusion à nos regards, mais le plateau ne se montrait pas. Sémiond venait de jeter autour de lui un regard effaré, comme s'il n'était pas parfaitement sûr de la direction à suivre. Appelé de nouveau, je lui répétai la question : « A quelle distance sommes-nous du plateau ? — A une demi-heure, répondit-il. — Mais vous nous l'avez déjà dit ; êtes-vous bien certain que nous sommes dans la bonne voie ? — Mais oui, je le crois. » Il ne faisait que croire, ce n'était pas assez. « Êtes-vous sûr que nous montons directement au pic des Arcines ? — Le pic des Arcines ! s'écria-t-il tout étonné, comme s'il entendait ces mots pour la première fois. Le pic des Arcines ! non ! mais nous allons en ligne droite à la pyramide, » à la célèbre pyramide qu'il avait aidé le grand capitaine Durand à construire, etc., etc.

Ainsi, nous lui avions parlé de ce pic pendant un jour entier, et maintenant il avouait qu'il ne le connaissait pas. Je me tournai vers Reynaud, qui semblait frappé de la foudre. « Que veut-il dire ? » lui demandai-je. Reynaud haussa les épaules. « Eh bien ! dîmes-nous après nous être franchement expliqués avec Sémiond, plus tôt nous rebrousserons chemin, mieux cela vaudra, car nous ne nous soucions guère de voir votre pyramide. »

Après une halte d'une heure, nous commençâmes à descendre. Il nous fallut près de sept heures pour revenir à notre rocher ; mais je ne prêtai aucune attention à la distance, et je n'ai gardé aucun souvenir de cet insupportable trajet. A peine descendus, nous fîmes une découverte dont nous fûmes aussi troublés que Robinson à la vue de l'empreinte d'un pied humain sur le sable de son île : un voile bleu gisait à terre près de notre foyer. Il n'y avait qu'une seule explication possible : Macdonald était arrivé ; mais où était-il ? Vite nous emballons notre petit bagage et dégringolons à tâtons dans l'obscurité, à travers le désert pierreux, jusqu'à Ailefroide, où nous arrivons vers neuf heures et demie. « Où est l'Anglais ? » telle fut notre première question. Il était allé passer la nuit à Ville.

Nous nous logeâmes comme nous pûmes dans un grenier à foin, et, le lendemain matin, après avoir réglé le compte de Sémiond, nous descendîmes la vallée à la poursuite de Macdonald. Notre plan d'opérations était déjà arrêté : nous devons le décider à se joindre à nous, et recommencer notre tentative sans aucun guide, en prenant simplement le plus robuste et le plus intelligent de nos compagnons comme porteur. J'avais jeté les yeux sur Giraud, brave garçon sans prétention, quoique toujours prêt à tout faire. Mais nous fûmes bien désappointés : il était obligé d'aller à Briançon.

Notre course m'agaça bientôt les nerfs. Les paysans que nous rencontrions nous demandaient quels avaient été les résultats de notre expédition, et la politesse la plus vulgaire nous commandait de nous arrêter. Cependant je craignais de manquer Macdonald, car il ne devait, nous avait-on dit, nous attendre que jusqu'à dix heures, et le moment fatal approchait. A la fin, je me précipitai sur le pont de Ville, une heure et un quart après avoir quitté Ailefroide ; mais un cantonnier, m'arrêtant, m'apprit que l'Anglais venait de partir pour la Bessée. M'élançant à la poursuite de mon ami, je dépassai rapidement l'un après l'autre tous les angles de la route sans l'apercevoir ; à un dernier tournant, je le vis qui marchait très vite. Fort heureusement il entendit mes cris. Nous revînmes à Ville, où nous fîmes de nouvelles provisions, et le soir même nous dépassâmes notre premier rocher, à la recherche d'un autre abri. Nous étions bien décidés, comme je l'ai dit, à ne pas prendre de guide, mais, en passant à la Pisse, le vieux Sémiond nous offrit ses services. Il marchait bien, malgré ses années et son manque de sincérité. « Pourquoi ne pas le prendre ? » dit Macdonald. Je lui proposai donc le cinquième de son premier salaire et il s'empressa d'accepter mon offre, mais cette fois il nous accompagnait dans une position bien inférieure : c'était à nous de le conduire, à lui de nous suivre. Notre second compagnon était un jeune homme de vingt-sept ans, qui ne réalisait nullement nos désirs. Il buvait le vin de Reynaud, fumait nos cigares et cachait tranquillement nos provisions quand nous étions à moitié morts de faim. La découverte de ses aimables procédés ne le déconcerta nullement ; il y mit le comble, au contraire, en faisant faire à notre note de Ville quelques petites additions que nous refusâmes de payer, à son grand déplaisir.

Le soir venu, nous campâmes au-dessus de la limite des

arbres, et nous nous imposâmes la tâche salutaire de monter à notre gîte le bois qui nous était nécessaire. Notre rocher était bien moins confortable que celui de la veille. Pour pouvoir nous y installer, il nous fallut en débarrasser la base d'un gros bloc qui nous gênait ; ce bloc était très obstiné, mais il finit par se décider à se mouvoir lentement d'abord, puis de plus en plus rapidement ; à la fin, prenant son élan, il bondit dans l'air, lançant, chaque fois qu'il retombait sur un autre rocher, des gerbes d'étincelles qui brillaient dans l'obscurité de la sombre vallée au fond de laquelle il roulait ; longtemps après l'avoir perdu de vue, nous l'entendîmes rebondir de roc en roc et s'arrêter sur le glacier, qui assourdit le bruit de sa dernière chute. Comme nous revenions à notre gîte, après avoir assisté à ce curieux spectacle, Reynaud demanda si nous avions jamais vu un torrent enflammé ; à l'en croire, la Durance, quand elle est gonflée par la fonte des neiges, charrie quelquefois, au printemps, tant de rochers que, à la Bessée, où elle passe dans une gorge très étroite, on ne voit plus l'eau, mais seulement les blocs qui roulent l'un sur l'autre, se heurtant de façon à se réduire en poudre, et lançant dans l'air une telle masse d'étincelles que le torrent paraît être en feu.

Nous passâmes une joyeuse soirée qu'aucun contre-temps ne vint gâter ; le temps était parfaitement beau ; étendus sur le dos, nous goûtions un repos délicieux en contemplant le ciel étincelant de ses milliers d'étoiles.

Macdonald nous raconta ses aventures. Il avait voyagé jour et nuit depuis plusieurs jours, afin de nous rejoindre, mais il n'avait pu trouver notre premier bivouac, et il avait campé à quelques centaines de mètres de nous, sous un autre rocher, à une plus grande altitude. Le lendemain matin, il nous aperçut longéant une crête à une grande hauteur au-dessus de lui, et, comme il lui était impossible de nous rat-

traper, résigné à son sort, il nous suivit des yeux le coeur bien gros jusqu'à ce que nous eûmes, au tournant d'un contre-fort, disparu à sa vue.

La respiration pesante de nos camarades, déjà profondément endormis, troublait seule le calme solennel de la nuit. C'était un de ces silences qui impressionnent. « N'avez-vous rien entendu ? Écoutez ! quel est ce bruit sinistre qui gronde au-dessus de nous ? Me suis-je trompé ? Je l'entends encore, et cette fois plus distinctement ; il se rapproche de plus en plus... C'est un bloc de rocher détaché des hauteurs qui nous dominant. Quel fracas effroyable ! En un instant nous sommes tous debout. Il descend avec une furie terrible. Quelle force peut en arrêter la violence ? Il bondit, il saute, il se brise, il vole contre d'autres blocs, il rugit en descendant. Ah ! il nous a dépassés ! Non ! le voici de nouveau. Nous retenons notre haleine au moment où, lancé par une force irrésistible, avec des explosions semblables aux décharges d'une puissante artillerie, il tombe au dessous de notre retraite comme un trait, suivi d'une longue traînée de débris. Enfin, nous respirons plus librement au bruit de sa chute finale sur le glacier.

Nous regagnons enfin notre abri, mais j'étais trop surexcité pour pouvoir dormir. A quatre heures un quart, chacun de nous reprenait son sac et nous nous remettions en route. Nous convînmes cette fois de nous tenir plus sur la droite, pour tenter d'atteindre le plateau sans perdre notre temps à traverser le glacier. Décrire notre route serait répéter ce que j'ai déjà dit. Nous montâmes rapidement pendant une heure et demie, marchant quelquefois, mais grim pant le plus souvent à l'aide des mains, et nous constatâmes à la fin qu'il était nécessaire de traverser le glacier. La partie sur laquelle nous y entrâmes offrait une pente très raide et très crevassée. Le

mot de crevasse exprime mal son aspect : c'était une masse de formidables séracs. Nous éprouvâmes plus de difficultés à y pénétrer qu'à le traverser ; mais, grâce à la corde, nous gagnâmes l'autre bord sans accident. Au delà, les interminables contreforts se succédèrent de nouveau. Nous continuâmes à monter pendant de longues heures, nous trompant souvent et nous voyant obligés de redescendre.

Cependant la chaîne de montagnes qui s'étendait derrière nous s'était abaissée depuis longtemps, et notre vue, passant par-dessus, allait se reposer jusque sur le majestueux Viso. Mais les heures s'écoulaient et la monotonie restait à l'ordre du jour. A midi, nous nous arrê tâmes pour déjeuner, en contemplant avec satisfaction le beau spectacle qui s'étalait sous nos yeux. A l'exception du Viso, tous les sommets que nous apercevions étaient au-dessous de nous et nos regards embrassaient un espace immense, — un véritable océan de pics et de champs de neige. Toutefois les bastions du Pelvoux nous dominaient toujours, et, selon l'opinion générale qui s'exprimait sans contestation, nous ne verrions pas ce jour-là le sommet désiré. Le Vieux Sémiond était devenu un vrai cauchemar pour nous tous. Si par hasard l'un de nous, s'arrêtant un instant, essayait de s'orienter, il ne manquait pas de dire avec un gros rire bête : « N'ayez aucune crainte, suivez-moi. » Nous atteignîmes enfin un très mauvais passage, un amas de débris escarpés, sans aucun point d'appui solide. Reynaud et Macdonald, se déclarant fatigués, parlèrent de s'installer pour dormir. Nous parvînmes à sortir d'embaras, et je ne sais plus qui s'écria : « Regardez donc le Viso ! » Il nous apparaissait presque au dessous de nous. Nous nous mîmes donc à grimper avec un redoublement d'énergie, et nous aperçûmes enfin le glacier à l'endroit où il se déverse hors du plateau. Ce spectacle ranima nos es-

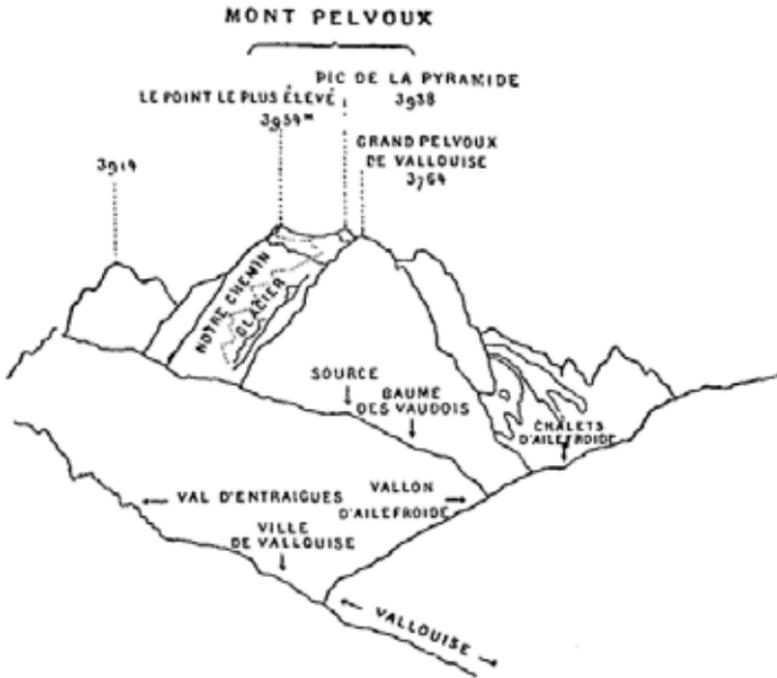
pérances, qui ne furent pas trompées ; un cri de joie simultané salua l'apparition de ces neiges si longtemps désirées. A la vérité, une large crevasse nous en séparait encore ; mais nous trouvâmes un pont, et, nous attachant à la file, nous y marchâmes en toute sûreté. Pendant que nous le traversions en ligne droite, un beau pic tout blanc de neige se dressa devant nous. Le vieux Sémiond s'écria : « La pyramide ! je vois la pyramide ! »

— Où, Sémiond, où donc ?

— Là, au sommet de ce pic. »

Là, en effet, s'élevait la pyramide qu'il avait aidé à construire plus de trente ans auparavant. Mais où donc était le pic des Arcines que nous devions voir ? Il n'était visible d'aucun côté. Nous n'apercevions qu'une vaste étendue de neige, limitée par trois pics inférieurs. Un peu découragés, nous nous avançâmes vers la pyramide, regrettant de n'avoir point d'autres sommets à conquérir ; mais à peine avions-nous fait deux cents pas que se dressa sur notre gauche un superbe cône blanc, caché jusqu'alors par une pente de neige. « Le pic des Arcines ! » nous écriâmes-nous, et nous demandâmes à Sémiond s'il savait que l'ascension de ce pic eût été faite. Il ne savait qu'une seule chose : le pic que nous voyions devant nous s'appelait la Pyramide, à cause du cairn qu'il avait aidé, etc., etc., et personne depuis n'en avait fait l'ascension. « Alors tout va bien, volte-face, » m'écriai-je, et immédiatement nous tournons à angle droit en nous dirigeant du côté du cône, pendant que le pauvre porteur fait de timides efforts pour nous attirer vers sa chère pyramide.

Notre marche fut arrêtée à peu de distance par l'arête de la chaîne qui reliait les deux pics et qui se recourbait en une charmante volute. Force nous fut de battre en retraite. Sémiond, qui formait l'arrière-garde, saisit cette occasion de



se détacher de la corde et refusa de nous suivre plus loin ; nous courions, disait-il, trop de dangers, et il parlait vaguement de crevasses. Après l'avoir rattaché, nous nous remîmes en marche. La neige était très molle, nous enfoncions toujours jusqu'aux genoux et quelquefois jusqu'à la ceinture, mais un violent mouvement d'avant en arrière nous sortait du mauvais pas. Nous arrivâmes ainsi au pied du pic le plus élevé. L'arête de gauche nous paraissant plus praticable que celle sur laquelle nous nous trouvions, nous décrivîmes une courbe pour l'atteindre. Quelques rochers surgissaient hors de la neige à 50 mètres au-dessous du sommet, nous les escaladâmes en rampant, après avoir abandonné notre porteur qui se disait peu rassuré. Je ne pus résister à la tentation de me retourner vers lui, quand nous le laissâmes seul, et de lui faire

signe de venir nous rejoindre en ajoutant : « N'ayez pas peur, suivez-moi, » mais il ne répondit pas à cet appel et ne voulut jamais s'aventurer jusqu'au sommet. Ces rochers aboutissaient à une courte arête de glace sur laquelle il nous fallait passer, en ayant d'un côté le plateau, de l'autre un précipice presque vertical. Macdonald se mit à y tailler des pas, et, à 2 heures moins un quart, nous nous serrions la main sur le sommet le plus élevé du Grand-Pelvoux vaincu.

Le temps continuait à nous être aussi favorable que nous pouvions le désirer. De près et de loin, d'innombrables pics se dressaient dans le ciel, sans qu'un seul nuage vint nous en cacher le plus petit détail. Nos regards furent d'abord attirés par le roi des Alpes, le Mont-Blanc, à plus de 112 kilomètres de distance, et, plus loin encore, par le groupe du Mont-Rose. Vers l'est, de longues rangées de cimes inconnues se déroulaient l'une après l'autre dans une splendeur idéale ; de plus en plus faibles de ton, elles conservaient cependant la netteté de leurs formes, mais le regard finissait par les confondre avec le ciel, et elles s'évanouissaient à l'horizon lointain dans une teinte bleuâtre.

Le mont Viso se dressait devant nous dans toute sa grandeur, mais, comme il était à peine éloigné de 65 kilomètres, nous voyions se dérouler par-dessus ses contreforts une masse brumeuse qui devait être les plaines du Piémont. Au sud, un brouillard bleu semblait nous révéler l'existence de la lointaine Méditerranée. À l'ouest, notre vue dépassait les montagnes de l'Auvergne. Notre panorama s'étendait ainsi à plus de 160 kilomètres, dans toutes les directions. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à détacher notre attention des points les plus éloignés pour regarder ceux dont nous nous trouvions le plus rapprochés. Mont-Dauphin était parfaitement visible, mais nous eûmes quelque peine à décou-

vrir la Bessée. Aucune autre habitation humaine ne pouvait être aperçue ; tout était roc, neige ou glace. Bien que nous sussions à l'avance qu'ils étaient fort grands, les champs de neige du Dauphiné nous offraient une étendue qui surpassait encore toutes les prévisions de l'imagination la plus ardente.

Immédiatement au sud de Château-Queyras, presque entre nous et le Viso, s'élevait un beau groupe de montagnes d'une grande hauteur. Un peu plus vers le sud un pic inconnu semblait encore plus élevé ; et nous étions étonnés de découvrir près de nous une autre montagne qui paraissait plus haute encore que celle dont nous foulions aux pieds le sommet, telle était du moins mon opinion ; Macdonald ne croyait pas cette montagne aussi élevée que le Pelvoux, et Reynaud pensait qu'elle avait à peu près la même altitude.

Cette montagne n'était guère qu'à 3 kilomètres de distance et un abîme effroyable, dont nous ne pouvions apercevoir le fond, nous en séparait. De l'autre côté de l'abîme se dressait un grand pic aux flancs pareils à des murailles, trop escarpé pour que la neige pût y séjourner, noir comme la nuit, hérissé de vives arêtes et terminé par un sommet aigu. Nous ignorions complètement quelle était cette montagne, n'ayant jamais voyagé de ce côté. Dans notre opinion, la Bérarde se trouvait au fond de l'abîme qui s'ouvrait à nos pieds, mais elle était en réalité au delà de l'autre montagne.

Nous quittâmes enfin le sommet pour redescendre aux rochers vers notre porteur. Je fis bouillir de l'eau pour le thé avec la neige fondue. Après avoir bu notre thé et fumé nos cigares (allumés sans difficulté avec une allumette ordinaire), nous constatâmes qu'il était trois heures dix minutes, et par conséquent grand temps de nous remettre en route.

La traversée de la neige exigea vingt-cinq minutes. Elle nous demanda quelques mouvements un peu violents, et

nous fit faire d'assez nombreuses glissades, puis, vers quatre heures, nous commençâmes la longue descente des rochers. A huit heures la nuit devait être profonde ; nous n'avions donc pas une minute à perdre, et nous redoublâmes d'efforts. Cette partie de la descente n'offrit rien de remarquable. Nous côtoyâmes de plus près le glacier que nous traversâmes au même endroit que le matin. La sortie en était aussi difficile et aussi dangereuse que l'entrée. Le vieux Sémiond s'en était tiré sans accident, ainsi que Reynaud ; Macdonald qui les suivait glissa en s'efforçant d'escalader un gros bloc de glace, et il eût disparu en un instant dans une profonde crevasse, s'il n'eût été attaché à la corde.

La nuit était presque venue au moment même où nous retrouvions tous sur la terre ferme; mais j'espérais encore que nous pourrions bivouaquer sous notre rocher. Macdonald n'était pas si présomptueux, et il avait raison, car nous finîmes par nous égarer tout à fait, et pendant une heure nous errâmes à l'aventure, tandis que Reynaud et le porteur ne cessaient de se quereller. A notre grand ennui, ne pouvant plus descendre, il nous fallut absolument rester où nous étions.

Nous étions alors à plus de 3200 mètres d'altitude, et, si la neige ou la pluie commençait à tomber comme nous en menaçaient les nuages qui se rassemblaient sur le Pelvoux et le vent qui s'élevait, notre situation pouvait devenir assez désagréable. Nous étions affamés, n'ayant presque rien mangé depuis trois heures du matin, et le bruit d'un torrent voisin, que nous ne pouvions apercevoir, augmentait notre soif. Sémiond entreprit d'aller y puiser un peu d'eau, il parvint à y descendre, mais il ne lui fut plus possible de remonter vers nous, et nous dûmes le consoler de son absence forcée en l'appelant par intervalles dans les ténèbres.

Il serait difficile d'imaginer un endroit moins confortable pour passer une nuit à la belle étoile ; il n'offrait aucune espèce d'abri, complètement exposé au vent glacial qui s'élevait, il était trop escarpé pour nous permettre de nous réchauffer en nous promenant. Des pierres brisées couvraient le sol, et nous dûmes les enlever avant de pouvoir nous asseoir à notre aise.

Ce travail forcé avait son avantage, que nous ne sûmes pas apprécier d'abord, car il entretenait une circulation salutaire. En une heure de cet intéressant exercice, je parvins à me faire une petite plate-forme longue d'environ trois mètres, sur laquelle il était possible de marcher. Reynaud commença par se mettre en colère et par accabler d'injures le porteur, dont les avis avaient été suivis de préférence à ceux de Macdonald ; puis il finit par tomber dans un accès de désespoir dramatique ; il se tordit les mains avec un geste frénétique en s'écriant : « Oh ! malheur, malheur ! oh ! misérables ! »

Le tonnerre se mit à gronder, les éclairs se succédèrent sans relâche parmi les pics qui nous dominaient, et le vent qui avait fait descendre la température presque à 0°, commençait à nous glacer jusqu'aux os. Nous examinâmes nos ressources. Il nous restait six cigares et demi, deux boîtes d'allumettes, le tiers d'une pinte d'eau-de-vie mélangée d'eau, et une demi-pinte d'esprit-de-vin, maigre pitance pour trois touristes à demi morts de faim et de froid, qui avaient sept heures à passer avant le retour de l'aube.

La lampe à esprit-de-vin fut allumée et nous fîmes chauffer le reste de l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie et un peu de neige. Bien que ce breuvage fût un peu fort, nous eussions souhaité d'en avoir davantage. Quand il eut été consommé, Macdonald entreprit de sécher ses chaussettes à la flamme de la lampe ; puis, couchés sous mon plaid, nous essayâmes tous

trois de dormir. Les infortunes de Reynaud s'aggravèrent d'un mal de dents qui lui arrachait des cris de douleur, et Macdonald s'efforça de son mieux de fermer les yeux.

Les nuits les plus longues ont une fin ; la nôtre se passa comme tant d'autres. Nous descendîmes en une heure et un quart à notre rocher, où nous trouvâmes notre drôle fort surpris de notre absence. A l'en croire, il avait allumé un feu gigantesque pour nous éclairer à la descente et poussé des cris d'appel pendant toute la nuit. Nous n'avions ni aperçu son feu ni entendu ses cris. Nous ressemblions, nous disait-il, à une troupe de revenants. Quoi d'étonnant, c'était la quatrième nuit que nous passions en plein air.

Nous nous restaurâmes avec nos provisions et chacun de nous accomplit quelques ablutions fort nécessaires. Les habitants de ces vallées sont toujours infestés par certaines petites créatures dont l'agilité égale le nombre et la voracité. Il est dangereux de les approcher de trop près, et il faut avoir soin d'étudier le vent, afin de les accoster du côté où il souffle. En dépit de toutes ces précautions, mes infortunés compagnons et moi nous étions menacés d'être en quelques instants dévorés tout vifs. Nous n'espérions d'ailleurs qu'une trêve temporaire à nos tortures, car l'intérieur des auberges fourmille, comme la peau des indigènes, de cet insupportable échantillon de la nature vivante.

A en croire la tradition, un voyageur, trop candide, fut transporté hors de son lit par un essaim de ces bourreaux, tous également affamés ! Mais ce fait mérite confirmation. Encore un mot et j'en aurai fini avec ce misérable sujet. Au retour de nos ablutions, nous trouvâmes la conversation engagée entre les Français. « Ah ! » disait le vieux Sémiond, « quant aux puces, je ne prétends différer de personne, moi, j'en ai. » Cette fois du moins il disait certainement la vérité.

Nous descendîmes à notre aise à Ville, où pendant plusieurs jours nous menâmes une vie de luxe et d'abondance, faisant d'innombrables parties de boules avec les indigènes qui nous battaient toujours. A la fin il fallut se séparer ; je me dirigeai au sud vers le Viso, tandis que Macdonald partait pour Briançon.

Je n'ai pas cherché à le dissimuler, l'ascension du mont Pelvoux offre un caractère assez monotone ; néanmoins, la vue dont on jouit du sommet peut être recommandée en toute confiance aux touristes futurs. A l'unique exception du Viso, dont la position est sans rivale, il est mieux situé qu'aucune autre montagne d'une hauteur considérable pour embrasser l'ensemble des Alpes occidentales ; il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour s'en assurer.

Nous avons, certes, été heureux de découvrir que le pic qui doit être appelé la Pointe-des-Écrins était une montagne distincte et séparée du mont Pelvoux, — et non son point le plus élevé, — mais cette satisfaction nous avait causé un certain désappointement.

En redescendant à la Bessée, nous confondîmes à tort ce pic avec celui que l'on voit de ce point à la gauche du Pelvoux. Ces deux montagnes se ressemblent beaucoup, et cette méprise n'est peut-être pas sans excuses. Quoique ce dernier pic soit bien plus haut que le Wetterhorn ou que le mont Viso, il ne porte aucun nom ; nous l'appelâmes le Pic-Sans-Nom.

D'après des remarques qui ne me sont pas personnelles, les officiers d'état-major français n'étaient probablement pas restés pendant plusieurs jours sur le pic de la Pyramide sans visiter l'autre pointe plus élevée. S'ils y sont montés, on est en droit de s'étonner qu'ils n'y aient pas laissé quelque souvenir de leur ascension. Les gens du pays qui les avaient

accompagnés assuraient qu'ils n'avaient point passé d'un pic à l'autre. Nous avons donc réclamé l'honneur d'avoir fait pour la première fois l'ascension de la cime la plus élevée. Mais l'ascension authentique de M. Puiseux ne nous permet pas de soutenir notre prétention. La question de priorité a peu d'importance, car notre excursion nous offrit tout l'intérêt d'une première ascension, et je me rappelle ma première *grimpade* sérieuse avec plus de satisfaction et avec autant de plaisir qu'aucune de celles dont ce volume contient la relation.

Après m'être séparé de mes aimables compagnons, je montai par la gorge du Guil à Abriès où je fis la connaissance d'un joyeux Marseillais, qui parlait bien anglais. A part cet étranger et quelques belles truites des torrents voisins, j'avais peu de raisons pour prolonger mon séjour à Abriès. L'auberge de l'Étoile, chez Richard, est un endroit qu'il faut à tous égards soigneusement éviter. Quelques années plus tard je me vis forcé, à mon grand regret, de me réfugier dans ce bouge. Richard me demanda mon passeport, sur lequel il aperçut les mots « John Russel ». Il mit aussitôt ce nom au lieu du mien dans le rapport qu'il adressait à la gendarmerie, en poussant une exclamation de joyeuse surprise. J'eus l'imprudence de ne pas le détromper, mais je la payai cher : il me remit une note de *lord*, contre laquelle échouèrent toutes mes protestations.

Son erreur innocente et assez naturelle fut dépassée par celle d'un gendarme du Bourg-d'Oisans qui prit mon passeport, le tint gravement le haut en bas pendant plusieurs minutes sous prétexte de le lire, puis me le rendit en me disant qu'il était bien en règle.

Tout autour d'Abriès le patois de la contrée offre un caract-

tère plus ou moins italien, et la prononciation des indigènes rappelle celle d'un *cockney* qui essaye de parler français pour la première fois. On prononce pain *pané*, et fromage, *fromargi*. Ce coin de la France possède un nombre considérable de dialectes différents, et parfois on en rencontre plusieurs dans un espace de quelques kilomètres qui sont tous aussi intelligibles pour les étrangers que pour les paysans des districts environnants. Dans quelques endroits l'orthographe du patois est la même, mais la prononciation est différente ; on pourrait se croire en Chine. Il n'est pas facile pour les étrangers de comprendre les dialectes soit écrits, soit parlés.

Je quittai les *abominations* d'Abriès pour aller chercher une paisible botte de foin au Chalp, village plus rapproché du Viso de quelques kilomètres. En approchant du Chalp, je sentis une odeur toute particulière dont je reconnus la cause en tournant l'angle d'une maison où j'aperçus le curé entouré de quelques-unes de ses ouailles. Je m'avançai humblement vers lui, le chapeau à la main ; mais, avant que j'eusse pu dire un mot, il s'écria avec violence : « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » Je tachai de m'expliquer. « Vous êtes un déserteur ; je suis sûr que vous êtes un déserteur ; allez-vous en, vous ne pouvez pas rester ici ; allez à le Monta, dans le bas de la vallée ; je ne veux pas de vous ici. » Et il me chassa littéralement du village. J'eus plus tard l'explication de cette étrange conduite. Des soldats piémontais, fatigués du service militaire, étaient descendus assez fréquemment dans la vallée par le col de la Traversette, et l'on avait eu à regretter l'hospitalité qu'on leur avait accordée. Mais je l'ignorais alors ; aussi n'étais-je pas médiocrement indigné de me voir considéré comme un déserteur, quand c'était moi qui marchais à l'attaque.

Je continuai donc mon chemin, et bientôt, la nuit de-



venant trop obscure, je campai dans une charmante petite grotte de terre, où j'avais un rocher pour m'abriter contre le vent, un ruisseau d'un côté et de l'autre quelques branches de pin brisées à portée de ma main. Un rocher, une grotte, du bois et de l'eau, c'était l'idéal du confort. Après avoir allumé un feu bien pétillant, je me glissai dans ma couverture-sac (une couverture ordinaire cousue à l'extrémité inférieure, doublée autour des jambes et garnie d'un ruban élastique à l'ouverture) et je m'endormis, mais ce ne fut pas pour longtemps. Mon sommeil fut troublé par des rêves de l'Inquisition : on m'appliquait la torture ; des prêtres remplissaient de puces mes yeux et mes narines, m'enlevaient des lambeaux de chair avec des pinces rougies au feu, me coupaient les oreilles et me chatouillaient la plante des pieds. C'en était trop. Je poussai un affreux hurlement et je me réveillai couvert de petites bêtes qui grimpaient sur tous mes membres. J'avais campé à côté d'une fourmilière. Après avoir exaspéré les fourmis par le feu que j'avais allumé, je m'étais

tranquillement installé au milieu d'elles.

La nuit était magnifique, et, pendant que je m'établissais dans des lieux plus confortables, un brillant météore parcourut plus de soixante degrés d'un ciel sans nuage, laissant après lui une traînée de lumière qui dura plusieurs secondes. C'était le héraut qui annonçait un spectacle splendide. Des étoiles filantes tombèrent par centaines, et leur clarté n'étant obscurcie par aucune vapeur, elles brillèrent avec plus d'éclat que Sirius même dans notre humide climat.

Le lendemain matin, après avoir remonté la vallée pour examiner le Viso, je retournai à Abriès où j'engageai à mon service un paysan d'un hameau voisin, que mon ami le Marseillais avait envoyé chercher. Il ne pouvait se lasser de boire et de fumer, et ne quittait sa pipe que pour prendre un verre de vin ou d'eau-de-vie. Nous remontâmes ensemble la vallée et nous couchâmes dans la hutte d'un berger dont le gain annuel était presque aussi restreint que celui du pâtre que Longfellow met en scène dans Hypérion. Le lendemain matin, nous nous dirigeâmes tous trois vers le sommet du passage que j'avais traversé en 1860, mais la tentative que nous fîmes pour nous rapprocher de la montagne échoua complètement : une brèche profonde aux versants à pic formait un obstacle infranchissable ; la pente de neige elle-même, qui existait l'année précédente sur le versant piémontais du passage, avait disparu, et il nous fut impossible de descendre sur les rochers situés au-dessous de nous.

Quinze jours plus tard, l'ascension du Viso fut accomplie pour la première fois par MM. Matthews et Jacomb, avec les deux Croz de Chamonix. Ils montèrent du côté du midi, et cette ascension, autrefois considérée comme absolument impossible, est devenue une des courses ordinaires et préférées de cette contrée.

Nous revînmes la tête un peu basse à Abriès. Le berger, dont les chaussures avaient grand besoin de réparations, glissa sur des pentes de neiges trop raides, et accomplit une suite de culbutes fort curieuses mais fort inquiétantes, qui le conduisirent jusqu'au fond de la vallée beaucoup plus vite qu'il n'y fût descendu autrement. Il n'était pas trop meurtri, et je le rendis tout heureux en lui donnant quelques aiguilles et un peu de fil pour raccommoder ses vêtements endommagés. Mon autre compagnon pensa qu'il commettrait un affreux gaspillage s'il lui cédaient un peu d'eau-de-vie pour panser ses égratignures, quand il pouvait l'employer d'une manière plus ordinaire et infiniment plus agréable.

Le 14 août au soir, je me trouvais à Saint-Véran, village que Neff a rendu fameux, mais qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il est considéré comme le plus élevé de l'Europe. Les protestants n'y forment plus maintenant qu'une infime minorité ; en 1861, ils étaient 120 contre 780 catholiques romains. La misérable auberge du village, tenue par un protestant, témoignait d'une grande pauvreté. On n'y trouvait, en effet, ni viande, ni pain, ni beurre, ni fromage ; je ne pus guère y obtenir que des oeufs. Les moeurs des indigènes sont très primitives : l'hôtesse resta, sans paraître y trouver rien d'inconvenant, dans ma chambre jusqu'à ce que je me fusse couché. La note qu'elle me présenta pour le souper, le coucher et le déjeuner s'éleva à 2 francs environ.

Il existe encore un nombre considérable de chamois aux environs de Saint-Véran, ainsi que dans toutes les montagnes voisines du mont Viso. Le jour où j'y arrivai on en avait, me dit-on, aperçu six, et l'aubergiste déclara en avoir vu une troupe d'environ cinquante la semaine précédente. Dans mes deux excursions j'en aperçus moi-même plusieurs groupes aux environs du Viso. Cette contrée offre peut-être autant

de chances qu'aucune autre région des Alpes à un chasseur de chamois, parce que les lieux dans lesquels ces animaux se tiennent d'ordinaire n'y sont sous aucun rapport d'un abord très difficile.

Le jour suivant je descendis la vallée jusqu'à Ville-Vieille. Près du village de Molines, du côté opposé de la rivière, je remarquai une curieuse colonne naturelle haute d'environ 21 mètres, assez semblable d'aspect à une bouteille de champagne, qui avait été lentement formée par les intempéries de l'atmosphère, et suivant toute probabilité, surtout par la pluie. Dans ce cas, un « bloc d'euphotide protège un calcaire friable. » La singularité de la forme qu'ont acquise ces colonnes et le contraste qu'offre leur base blanchâtre avec l'espèce de bonnet noir qui les surmonte, attirent vivement l'attention. Ces colonnes naturelles peuvent être rangées parmi les exemples les plus remarquables des puissants effets que produit l'action longue et continue de forces presque insignifiantes. On en trouve dans plusieurs autres parties des Alpes et dans d'autres pays.

Ville-Vieille s'enorgueillit d'une auberge qui a pour enseigne un éléphant. Suivant l'opinion des principaux habitants du village, cette enseigne prouve qu'Annibal a traversé la gorge du Guil. Je me souviens de l'auberge parce que le pain qu'on y servit, n'ayant qu'un mois de cuisson, était remarquablement tendre. Pour la première fois depuis dix jours, il me fut possible d'en manger un peu sans le découper en petits morceaux pour le faire tremper dans de l'eau chaude, opération qui produisait une pâte visqueuse à la surface, mais qui laissait à l'intérieur un noyau d'une dureté invincible.

Le même jour je traversai le col Isoard pour gagner Briançon. C'était le 15 août. Partout la population était en fête. Des bruits joyeux s'échappaient des maisons de Servières,

quand je franchis le pont sur lequel s'exécute chaque année la danse pyrrhique, et les indigènes erraient par les chemins, dans tous les différents degrés de l'ivresse. Il était tard lorsque les lumières de la grande forteresse brillèrent à mes yeux ; mais je franchis les portes sans obstacle, et je vins de nouveau chercher un abri sous le toit de l'hôtel de l'Ours.

Aillefroide.
3925 mèt.

Pic Sans-Nom
3902 mèt.

Mont Pelvoux.
3938 mèt. 3954 mèt.

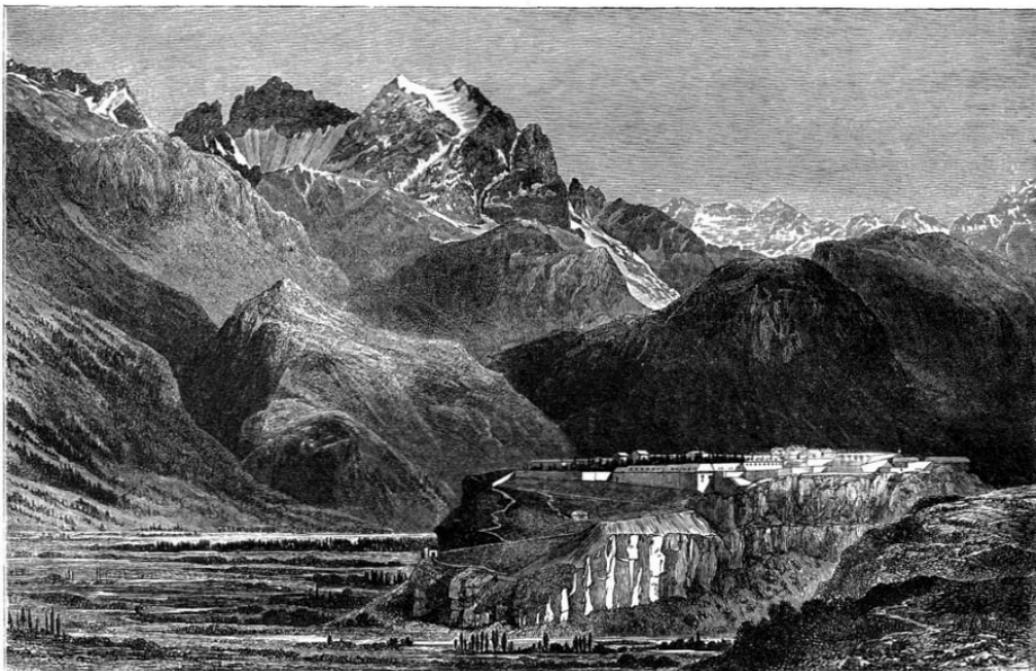


TABLE DES MATIÈRES

Le mot de l'Ibex	<i>page 5</i>
Préface	<i>page 9</i>
I. Premier voyage dans les Alpes	<i>page 12</i>
II. Ascension du Mont Pelvoux	<i>page 25</i>
III. Le Mont-Cenis — Le chemin de fer Fell	
Le grand tunnel des Alpes	<i>page 60</i>
IV. Ma première grimpe sur le Cervin	<i>page 79</i>
V. Encore le Cervin, nouvelles tentatives d'ascension	<i>page 99</i>
VI. Traversée du Breuiljoch	
Ascension du Grand-Tournalin	<i>page 139</i>
VII. Sixième tentative pour escalader le sommet du Cervin	<i>page 176</i>
VIII. De Saint-Michel à la Bérarde, par les col des Aiguilles d'Arve, de Martignare et la brèche de la Meije	<i>page 187</i>
IX. Ascension de la Pointe des Écrins	<i>page 211</i>
X. De Vallouise à la Bérarde par le col de Pilatte	<i>page 236</i>
XI. Passage du col de Triolet, ascensions du Mont-Dolent, de l'Aiguille de Trélatête et de l'Aiguille d'Argentière	<i>page 249</i>
XII. Le col de Moming — Zermatt	<i>page 272</i>
XIII. Ascension du Grand Cornier	<i>page 284</i>
XIV. Ascension de la Dent Blanche	<i>page 294</i>

XV.	Le col d'Hérens	
	Septième tentative au Cervin	<i>page 302</i>
XVI.	La vallée d'Aoste	
	Ascension des Grandes Jorasses	<i>page 319</i>
XVII.	Le col Dolent	<i>page 335</i>
XVIII.	Ascension de l'Aiguille Verte	<i>page 344</i>
XIX.	Le col de Talèfre	<i>page 354</i>
XX.	Ascension de la Ruinette — le Cervin	<i>page 358</i>
XXI.	Ascension du Cervin	<i>page 376</i>
XXII.	Descente du Cervin	<i>page 386</i>

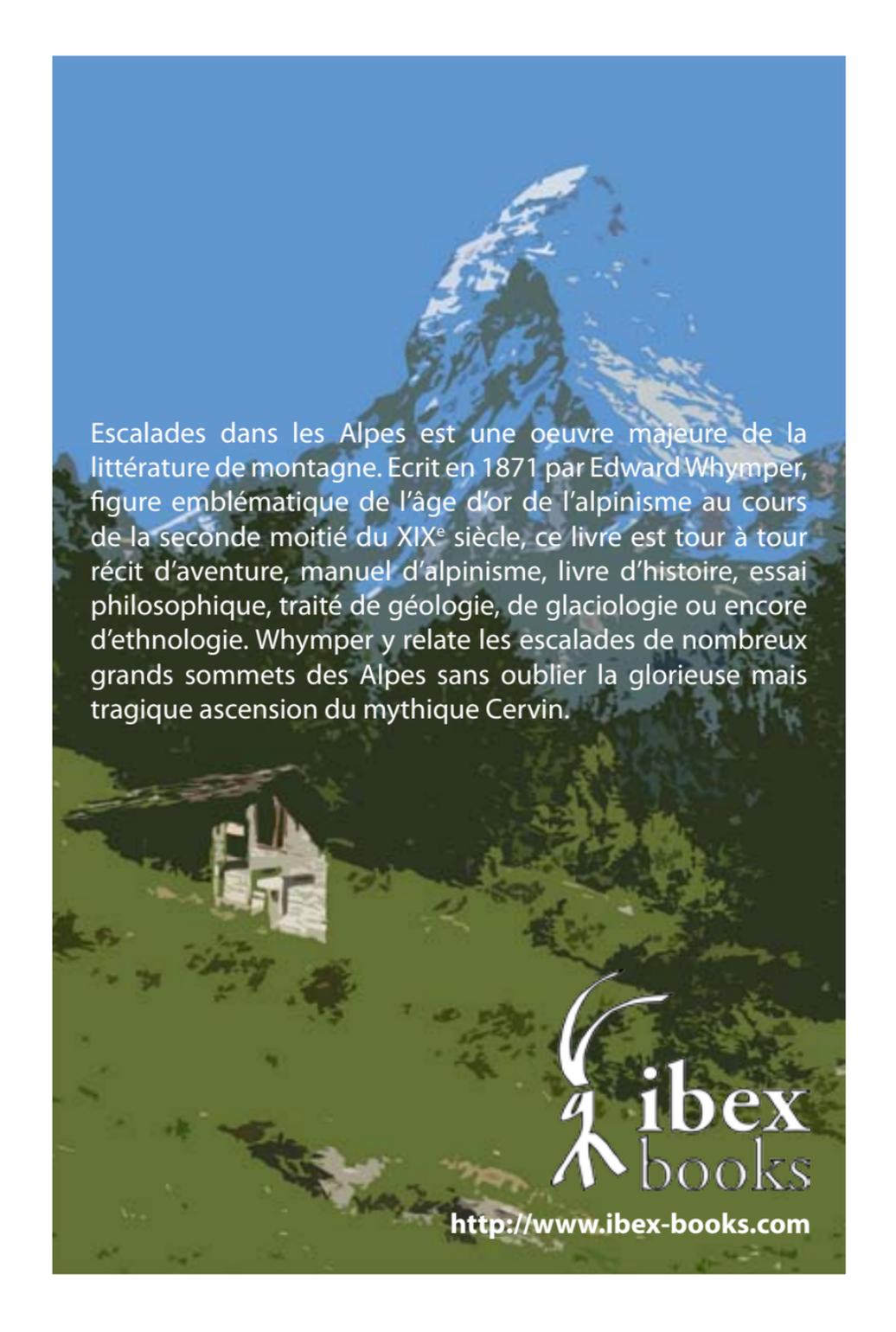


Dépôt légal : décembre 2010
ISBN de la version imprimée à la demande :
979-10-90013-00-1

ISBN de la version électronique :
979-10-90013-01-8

Ce livre est commandable en version papier imprimée à la demande ou en version électronique complète sur la page :
<http://www.ibex-books.com/livres/escalades-dans-les-alpes/>





Escalades dans les Alpes est une oeuvre majeure de la littérature de montagne. Ecrit en 1871 par Edward Whymper, figure emblématique de l'âge d'or de l'alpinisme au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce livre est tour à tour récit d'aventure, manuel d'alpinisme, livre d'histoire, essai philosophique, traité de géologie, de glaciologie ou encore d'ethnologie. Whymper y relate les escalades de nombreux grands sommets des Alpes sans oublier la glorieuse mais tragique ascension du mythique Cervin.



The logo for 'ibex books' features a stylized white ibex head with curved horns above the text. The word 'ibex' is in a bold, lowercase sans-serif font, and 'books' is in a smaller, lowercase serif font below it.

<http://www.ibex-books.com>